1re Année. Nos 8-9 Septembre-Octobre 1898

HIPPOCRATE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Scientifique, Historique, Patriotique

HONORÉE D'UNE SOUSCRIPTION DE L'UNIVERSITÉ NATIONALE DE GRÈCE

Rédacteur en Chef : Dr Socrate LAGOUDAKY

LES CAUSES DE LA CIVILISATION GRECQUE DANS L'ANTIQUITÉ & LES TEMPS MODERNES

C'était vraiment une inspiration divine et un puissant enthousiasme qui animaient notre nation au lendemain de la lutte sainte qu'elle avait soutenue pour son indépendance et pour l'établissement de la liberté politique ; à peine eut-elle déposé ses armes victorieuses que, négligeant les métiers qui ne donnent que gain et richesses, elle refoulait en elle les appétits des besoins et du bien-être de la vie. Telle et aussi sagement qu'elle avait su combattre sur terre avec des bâtons, sur mer la torche à la main, et que, frappant sa tête orgueilleuse, elle avait abattu à ses pieds son maître tout-puissant, telle, mourant de faim, tremblant de froid, elle entra sans hésiter dans le temple sublime des Idées, où d'autres peuples ne viennent que dans le bien-être et les jouissances de la vie. Cette généreuse décision n'est pas, chez la nation grecque, le résultat d'une audace de caractère ; elle est née des droits imprescriptibles de la pitié filiale. Jamais père naufragé craignit-il de se réfugier dans le palais de ses filles ? Quel père, dans la pauvreté, eut honte de venir s'asseoir à la table de ses enfants ? Pour être vêtues de la pourpre royale et assises sur le trône, les idées n'en sont pas moins grecques : vierges pudiques et filles vertueuses du peuple hellénique, elles l'ont vu, naufragé dans l'océan des âges, se déchirer aux rochers de l'esclavage. Abandonné par la cruelle indifférence de navigateurs que poussait un vent favorable, il n'a suivi d'autre guide que l'astre bienfaisant de la religion et il a osé traverser les flots agités et bouillonnants de cet

immense océan au hasard d'un esquif, celui de l'enthousiasme national poussé jusqu'au délire d'un ardent patriotisme.

Donc, aussitôt après sa renaissance à la vie politique, la race grecque n'a pas bâti des moulins pour se nourrir, mais des écoles pour s'instruire; elle n'a pas créé des industries pour couvrir sa nudité, mais des lycées pour cultiver son esprit ; elle n'a pas fondé une bourse pour s'enrichir, mais une université pour ennoblir son cœur. Cette façon de voir du génie grec peut avoir ses détracteurs, mais leurs critiques semblent oublier des conditions nationales qui pourtant sont peu éloignées de nous. Chez d'autres peuples, il est vrai, la prospérité matérielle a précédé et annoncé le développement intellectuel. Mais ceux qui, jadis, repoussèrent les Turcs, étaient, disons-le bien haut, des ultra-idéologues. S'ils ont entrepris cette guerre sanglante, ce n'était pas pour leur repos et leur bien-être matériel; c'est à l'hôtel des Idées qu'ils sont allés faire le sacrifice de leurs biens les plus chers et les plus précieux. Ce n'étaient donc pas des philosophes spéculatifs : loin de là, leur philosophie fut avant tout pratique. Ils auraient cru faire injure à leurs efforts passés si cette liberté, acquise au prix de si grands sacrifices, ils l'avaient employée à accroître leurs jouissances et leur bien-être matériel. Dans les fatigues de la lutte ils méprisaient les délices de la vie, mais ils se réchauffaient au contact des idées. Et puis les nécessités de la vie publique rendirent nécessaire cette tendance de l'esprit hellénique. La nation, une fois affranchie et ayant pris en main la direction de ses propres affaires, s'aperçut tout d'un coup que la liberté ne se soutient que par l'élévation de l'esprit, dont hier encore, avilie sous le poids de l'esclavage, elle ne comprenait pas l'importance. Les diverses industries qui servent à la vie matérielle étaient alors bien grossières, elles n'employaient encore que la main de l'ouvrier ; elles suffisaient largement pourtant à la sobriété de la vie et aux relations commerciales presque nulles. Mais le gouvernement, aussitôt après la renaissance de la nation, avait besoin de fonctionnaires instruits, et les contestations de toute sorte qui naissaient entre les habitants, se trouvant sans unité, comme cela arrive dans un pays libre, avaient aussi absolument besoin de juges compétents. En outre, la langue grecque, si conforme dans sa structure aux règles de la philosophie et si exacte, s'étant usée pourtant dans le cours des temps, et ayant perdu sa richesse et sa beauté, était devenue insuffisante pour embrasser le cercle de jour en jour plus large des idées.

C'est pourquoi la fondation de l'Université ne fut pas une entreprise prématurée, mais un complément nécessaire de l'indépendance et une condition indispensable de l'existence intellectuelle de la nation. Ce haut temple des Idées n'a pas été bâti par les libéralités royales ni par une subvention du gouvernement, mais par les vœux et les aspirations de tout l'hellénisme, et les hautes colonnes que nous aimons à voir à l'entrée de ce palais ont bien été élevées par la main puissante du vieillard du Péloponèse, de cet homme qui crut couronner ses luttes glorieuses en faisant concourir tout le peuple à cette fondation. Or, de tous les pays où brillait un rayon lumineux de l'esprit, de toutes celles des colonies grecques où luisait une étincelle d'intelligence, ces rayons et ces étincelles se sont réunis dans cette demeure sacrée, et de ce foyer est partie, comme une lueur polaire, la lumière nouvelle qui a éclairé tout l'Orient. Ces grands maîtres de la nation qui, en quelques dizaines d'années, transformèrent en érudits les fils de guerriers, d'agriculteurs et de bergers, servirent non seulement les besoins politiques et sociaux, mais en général tous les besoins intellectuels de la race grecque. Bien plus, dispersés dans les communes grecques les plus éloignées de nous, ils ont resserré les liens de parenté qui unissaient les colons à la métropole.

S'il en est qui refusent à cette institution de semblables éloges, il est aisé de les réfuter, en supposant pour un moment que cet établissement disparaisse. Imaginons-nous, en effet, que la nation grecque, libre ou esclave, soit privée d'une université. Sans le secours de cette institution, les sentiments religieux, même sous un gouvernement libre, auraient vite avorté et tourné à la superstition. La santé de la nation aurait été livrée à des charlatans, la justice à des juges qui n'auraient eu d'autre opinion que la leur propre, la langue n'aurait plus pu suffire à exprimer des idées plus élevées et des sentiments plus nobles, la nation, tout entière esclave, serait devenue la proie du premier démagogue et du premier aventurier politique. Certes, dans l'établissement que nous louons ici, il y a bien des imperfections, mais elles disparaîtront avec le temps et grâce au zèle sincère de la nation. Pour nous, nous souhaitons en ce moment deux choses : d'abord, qu'on relie plus étroitement le cœur à l'intelligence, et ensuite que l'Université entreprenne l'éducation et l'instruction de la nation tout entière. Ces deux choses se font déjà dans une certaine mesure; mais nous voudrions que l'exécution en soit plus énergique et soit poursuivie avec une mûre réflexion.

Nous voudrions donc que l'enseignement se fasse de telle sorte que, en même temps que l'intelligence s'élargit et s'élève, le cœur s'ennoblisse et les sentiments s'épurent. Certes, l'Université fait, par les sciences, l'éducation du peuple entier; mais il existe d'autres méthodes dont on n'a pas fait usage jusqu'à ce jour. Les discours des recteurs peuvent aussi avoir pour sujet la solution de ces grands problèmes, et c'est là heureusement une habitude qui tend à se répandre. Auparavant, les recteurs prenaient pour sujets de leurs discours les débats relatifs aux sciences mêmes qu'ils étudiaient et développaient leurs idées avec une grande érudition. Mais depuis que les traités pratiques ont été multipliés, les recteurs ont dû toucher à des questions plus générales. D'ailleurs, de tels discours, sur de tels sujets, nous semblent convenir bien mieux à cette tribune où l'on a comme auditeurs, non plus quelques savants, mais ce peuple grec tout entier qui s'étend bien au delà des limites étroites du royaume actuel.

Après avoir remercié ici nos collègues pour le choix qu'ils ont bien voulu faire de nous, le gouvernement et le régent-héritier qui ont consenti à ratifier ce choix, et après leur avoir témoigné à tous notre profonde gratitude, nous nous proposons d'étudier ici les *Causes de la civilisation grecque dans l'antiquité et dans les temps modernes*. La nation, après sa renaissance, a, selon nous, le devoir d'étudier quelles pouvaient être les causes qui ont placé nos ancêtres au faite de la civilisation du monde. Ces causes continuent-elles à exister et à agir, ou se sont-elles modifiées, si peu que cela soit ? Dans le premier cas, nos espérances de développer

une vie nationale moderne sont nobles et légitimes. Si ces causes, au contraire, se sont modifiées ou n'existent plus, la Grèce moderne peut bien élargir et étendre au loin ses frontières, mais il est douteux qu'elle puisse jamais jouer un rôle illustre dans l'histoire de la civilisation universelle, n'ayant plus pour elle ce qui a fait des anciens Grecs une race privilégiée. Est-ce qu'après la Renaissance nous avons fait quelque louable effort pour nous donner une vie nationale ? Qu'avons-nous négligé ? Est-ce que le matérialisme, cette doctrine dont beaucoup de personnes sont fières, parce qu'elles la considèrent comme un progrès de la nation, ne menace pas de détruire notre patrie et d'anéantir toutes nos espérances ? Peut-être ne pourrons-nous pas rejeter le matérialisme ; mais est-ce qu'il n'y a aucun moyen de diminuer les effets désastreux de son influence ? Ce sont là des questions d'un puissant intérêt, et il faut en chercher la réponse dans cette grande institution ou renoncer absolument à la trouver ailleurs. Mais ces problèmes sont d'un ordre si élevé que, n'osant pas prétendre en donner ici la solution, nous nous bornerons à les poser. Pour cette étude, nouvelle en son genre, nous n'avons pas tiré nos renseignements des livres et des bibliothèqnes, par la raison toute simple que des étrangers ne pouvaient avoir aucun intérêt pour de telles questions. Aussi notre étude, tout entière originale, se base sur des réminiscences des travaux de l'antiquité et sur les réflexions que nous a suggérées le spectacle de notre vie moderne.

Il y a des personnes peut-être qui reconnaissent d'autres causes de la civilisation grecque dans l'antiquité, mais nous, nous en distinguons six : 1° la race ; 2° le sol et le climat ; 3° l'influence des peuples plus anciens ; 4° la vie religieuse ; 5° la vie publique ; 6° la vie privée. Quelques changements certes ont influencé ces causes, soit en mal, soit en bien, mais ils n'étaient pas si grands pour qu'ils eussent pu rendre l'évolution de notre vie nationale désespérée, comme, d'ailleurs, nous allons le voir clairement dans toute cette comparaison.

On peut réunir en une seule la première et la deuxième cause et dire que la race grecque est devenue telle par la nature du climat. Cette influence peut être considérée comme réelle, mais il est probable que la race qui a habité notre pays était, dès son origine, d'une nature supérieure et la preuve en est dans ce fait que les autres peuples qui, depuis des siècles, ont habité cette contrée, ont bien pu s'y perfectionner dans une certaine mesure, mais n'ont pas pu acquérir le vrai type hellénique. Ce n'est pas un effet du hasard si les anciens Grecs qui habitèrent sous presque tous les climats du monde connu, se distinguèrent partout, tandis que d'autres peuples, leurs voisins, restaient barbares et ne se civilisèrent que sous l'influence des Grecs. Les types de la race qui se rencontrent dans les statues et dans les ossements qu'on découvre aujourd'hui montrent par l'angle facial des anciens Grecs toutes les marques d'une race supérieure. L'âge héroïque de la nation grecque présente surtout une supériorité évidente sur ceux de tous les autres peuples. Selon Lessing, chez les Grecs, l'héroïsme était comme les étincelles cachées dans les cailloux, qui sont tranquilles tant qu'une force extérieure ne les réveille pas, et qui n'enlèvent à la pierre ni sa transparence, ni sa froideur. Chez les Barbares, l'héroïsme était comme une flamme ardente qui dévore tout, qui tou-

jours est en fureur et toute autre qualité était détruite ou du moins obscurcie par lui. Enfin nous voyons que la mythologie qui représente extérieurement, sous une forme sensible, les sentiments les plus délicats du cœur humain et l'intelligence de l'esprit, née dans l'enfance du peuple grec, témoigne du naturel excellent que notre race avait dès son origine.

Ainsi donc, les anciens Grecs sont universellement regardés comme une race

GEORGES MISTRIOTIS.

douée d'une intelligence supérieure. Ils l'ont montrée dans la langue, dans la création des fables, dans les arts, dans la science, dans la vie, enfin dans tout ce qui peut témoigner de qualités exceptionnelles. Un philosophe dramaturge, Euripide, et un philosophe rhéteur, Isocrate, disent que les Athéniens sont fils des dieux. Cela peut être dit de tous les Grecs qui se sont montrés dignes de la Providence divine et de ses nombreuses faveurs et qui étaient si différents des autres peuples du monde ancien que, selon Alexandre, les Grecs ressemblaient à des demi-dieux au milieu de bêtes sauvages. On s'accorde généralement sur cette question de leur intelligence, mais on discute sur l'homogénéité de leur race. Il est vrai, comme nous le disions ailleurs, que dans le grand déluge de l'émigration des peuples, et, par suite, des invasions qui ont conquis notre pays, des torrents de sang étranger

sont venus se mêler aux sources pures du vieux sang grec ; mais ils ne l'ont pas plus troublé, ce sang antique, que les estuaires bourbeux de nos fleuves ne troublent la mer Egée ou que la sèche ne noircit de sa liqueur le cristal et l'albâtre des palais d'Amphitrite. Une preuve que ces mélanges de races ont été peu importants, c'est la prépondérance de la langue grecque. Et, lors même que cette infusion d'un sang étranger aurait encore pris de plus grandes proportions, la race grecque n'en aurait subi aucun dommage, puisque, selon l'opinion des ethnologues, le mélange des peuples les améliore. C'est là une théorie qui contient une grande part de vérité ; nous voyons, par exemple, les Grecs et les Albanais se mêler depuis des siècles et désirer encore une union plus étroite à la fois et plus générale, l'une des races attendant de cette union un perfectionnement de son intelligence, et l'autre en espérant un accroissement de sa force et de sa puissance corporelle.

La nation grecque n'a donc pas été sérieusement modifiée dans son essence par ce mélange avec les peuples étrangers. C'est pour cela que les ethnologues et les voyageurs retrouvent chez les Grecs modernes plusieurs des qualités de nos ancêtres. Ils admirent, en effet, chez nous, la promptitude d'intelligence, la facilité d'assimilation et l'esprit industrieux qu'ils opposent à l'esprit lent, faible et maladroit des autres peuples. Mais si les vertus ne suffisent pas, est-ce que les défauts de nos ancêtres qui se sont perpétués jusqu'à nous, les modernes, ne témoignent pas de l'homogénéité persistante de notre race ? Nos ancêtres étaient ambitieux et avaient quelque chose dans l'esprit de querelleur et de disputeur qui a laissé son empreinte dans leurs ouvrages. Nulle littérature, nous le croyons fermement, n'est aussi querelleuse que la littérature grecque. Lisez l'*Iliade* d'Homère, vous y trouverez Achille se querellant avec Agamemnon ; lisez Platon, vous y verrez Socrate réfutant les sophistes; dans les tragiques, tous les personnages se querellent entre eux; dans Thucydide, les Péloponésiens se querellent avec les Athéniens et les aristocrates avec les démocrates : tout le peuple grec, en un mot, semble en proie aux attaques d'une dispute nerveuse. La grandeur de l'ancienne Grèce est due à l'émulation et celle-ci, en dégénérant, est devenue envie, cause de ruine pour la nation. Ces déchirements intestins qui mirent aux prises et qui brisèrent les forces des Grecs, les luttes, qu'on appelle la guerre du Péloponèse, n'ont-elles pas pour cause l'envie de nos ancêtres les uns pour les autres ? Mais ces mêmes disputes, qui découlent ordinairement de l'envie, de quels malheurs n'ont-ils pas été cause chez nous, les modernes ? Certes, chez tous les peuples, on trouve des querelles et des disputes, mais, on le sait, *notre esprit est porté aux choses extrêmes.*

Une deuxième cause de la civilisation de l'ancienne Grèce est la qualité du sol et du climat. Les anciens eux-mêmes se rendaient déjà parfaitement compte de cette influence sur le caractère des peuples. Parmi les premiers, le père de la science médicale, Hippocrate, comparant l'Asie avec l'Europe, dit que tout, dans celle-là, est bien meilleur et plus grand, que le pays est moins sauvage et les mœurs des hommes plus douces et plus bienveillantes qu'en Europe. Le philosophe médecin en place la cause dans la tempérance des saisons qui rend les Asiatiques moins fougueux et moins belliqueux que les Européens. Il n'y a pas, en effet, en Asie, de

grandes variations de température, ni en chaud, ni en froid : le climat reste à peu près le même et de là vient, selon Hippocrate, que les Asiatiques n'ont ni la souplesse du corps ni la curiosité de l'esprit, ni la violence de la colère, ni même le pouvoir de s'irriter.

D'après Hérodote, les Ioniens, qui ont établi le panionisme, habitaient un pays magnifique, au ciel doux et aux saisons agréables. Euripide, en admirant la clarté de l'atmosphère du ciel attique, dit que les Athéniens vont, cueillant çà et là les principes d'une sagesse idéale, non dans l'air mais dans les champs brillants du divin éther. Voulant exprimer, sous une forme sensible, cette vérité que la cause du développement intellectuel des Athéniens est dans l'ensemble des saisons, dans le sage mélange des éléments, dans l'harmonieuse union du froid et du chaud, dans la douceur du ciel, c'est-à-dire, comme disent les modernes, dans le climat tempéré, il racontait que la blonde Harmonie avait, en Attique, donné naissance aux neuf Muses. A cette heureuse nature du climat de la Grèce se sont encore ajoutés, sans mesure comme sans relâche, les aimables présents de l'art. Aussi ce philosophe à qui nous devons des fables disait que la Beauté, ayant puisé des eaux du Céphise au cours agréable, fit souffler à travers le pays les zéphyrs à la douce haleine et que, couronnant sa tête de roses parfumées, elle envoya à la Sagesse les amours qui l'entouraient comme les auxiliaires de toute vertu. De même, le Stagirite remarque, dans sa profonde intelligence, que les peuples qui habitent les pays froids de l'Europe sont pleins de fougue et d'audace, mais moins favorisés, sous le rapport de l'esprit et de l'art que les peuples du Midi ; au lieu que les Asiatiques, plus fins et plus artistes, sont moins courageux que les hommes du Nord; quant à la race grecque, placée entre ces pays de natures différentes, elle aurait participé à la fois des qualités de tous deux. La méthode historique de Polybe repose aussi tout entière sur l'étude du sol et du pays des peuples dont il écrit l'histoire.

Ce ne sont pas seulement les anciens philosophes qui donnent une telle importance à la nature du sol; les anciens législateurs eux aussi en tenaient grand compte. Plusieurs personnes croient que la différence considérable qui existe entre les gouvernements des deux plus grandes villes de l'Antiquité, Sparte et Athènes, vient des nombreuses divergences entre les constitutions politiques de Lycurgue et de Solon. C'est là pourtant une erreur : ces deux hommes d'État n'ont fait autre chose que de mettre leurs législations en rapport avec la nature du sol et le caractère des citoyens. Sparte était bâtie dans l'intérieur des terres; Athènes était une ville maritime. L'habitant de l'intérieur s'en tient aux traditions et repousse de toutes ses forces les mœurs étrangères. L'habitant d'une ville maritime est amateur de nouveauté, rejetant aisément les mœurs de ses ancêtres. C'est pourquoi Platon dit que la mer *est vraiment un voisinage salé et amer* parce qu'elle emplit la ville de commerce, de finances et de négoce, et qu'elle fait naître dans les âmes des mœurs changeantes et infidèles.

Nous voudrions ici prouver par quelques exemples la justesse de cette théorie : plusieurs personnes ne pourraient peut-être pas comprendre la relation qui existe entre la nature du pays et l'intelligence de ses habitants et leur littérature. Presque

toutes les villes de l'antiquité étaient, comme le sont aujourd'hui nos cantons, séparées les unes des autres par des montagnes plus ou moins élevées et communiquant entre elles par des sentiers que quelques hommes suffisaient à garder. Par là la puissance défensive de chaque ville était considérable, et il n'était pas facile à une ville voisine de la conquérir. Tout autre chose serait arrivée si la Grèce se composait de grandes plaines. Dans ce cas, la ville la plus puissante, dans une plaine ouverte, aurait attaqué les villes voisines, les auraient conquises et, réunissant leurs forces aux siennes, serait devenue maîtresse de toute la Grèce et aurait tôt ou tard établi une puissante domination ou un empire, comme cela est arrivé en Italie. Au reste, si c'est la nature particulière du sol qui a créé les petites républiques, ce sont celles-ci qui, à leur tour, ont créé la rhétorique ; c'est en effet par le talent de la parole qu'on persuade le peuple dans ses assemblées. Une preuve évidente de cela c'est que, en Grèce comme à Rome, la rhétorique a cessé d'exister en même temps que la république succombait.

Tout le monde admire la grande beauté et l'immense richesse des fables grecques que les peuples du nord de l'Europe nous envient. Quelle est la cause de la fécondité de l'imagination grecque ? Uniquement, la nature privilégiée de notre ciel et de nos montagnes. Jusqu'à nos jours, une imagination ardente peut voir les images des dieux homériques sculptées dans nos temples ou imprimées sur les rochers de nos montagnes, au lieu que, dans les pays du Nord, où un ciel terne s'étend sur les campagnes comme un voile noir, l'imagination reste lourde et stérile. Ainsi donc, les fables grecques, créées par le ciel et le sol de notre pays, ont été le premier élément d'où sont sortis les vers d'Homère et des Cycliques, les tragédies des tragiques, les tableaux des peintres, les statues des sculpteurs et d'où est sortie la grande éclosion du lyrisme antique. De ce que nous venons de dire, il résulte donc clairement que la qualité du sol est, par excellence, l'auteur de l'ancienne civilisation grecque.

Mais on a fait, dans les temps modernes, une objection à cette théorie des anciens : le Mexique, a-t-on dit, est un paradis terrestre ; il a des lacs de toute beauté, une végétation superbe, des paysages magnifiques ; et pourtant, sous ce merveilleux ciel, l'intelligence lourde des indigènes ne s'est enrichie que de toutes les atrocités d'un fanatisme aveugle et sanguinaire. Certes, le climat tout seul ne suffit pas : il faut que d'autres causes unissent leurs effets aux siens. C'est ainsi qu'Hippocrate a remarqué que la mollesse des Asiatiques est due non seulement au climat et aux saisons, mais aussi au gouvernement despotique qui les opprimait, montrant ainsi, par l'exemple des Grecs d'Asie et des Barbares, que les peuples libres fournissent les meilleurs guerriers. D'autres encore ont prétendu que la finesse d'esprit des anciens Grecs était due non à leur climat mais au vin qu'ils buvaient. Si cette théorie était vraie, il faudrait en conclure logiquement que les hommes ivres sont les plus sages, ce qui n'est pas, et il faudrait regarder le vin comme un médicament souverain pour une intelligence malade. Mais, de plus, si cette théorie devait être admise, la Grèce moderne, ayant beaucoup de vignes, serait au premier rang des nations pour son intelligence. Cette opinion de certains ethnologues est donc fausse, et l'influence du climat ne saurait être sérieusement discutée.

Par une heureuse fortune, le climat qui produisit la civilisation ancienne et la nature du sol se retrouvent encore chez les modernes. Le Taygète s'élève toujours majestueux dans le ciel, le Parnasse est encore poétique et domine encore le pays de Téménide, l'Olympe est encore dans les plaines de la Thessalie. Le joyeux ciel de la Grèce les domine encore, et marbre la mer de ses rayons; et les ports et les baies, les lacs, les fleuves et les torrents, les champs et les plateaux, les plaines et les vallons n'ont presque subi aucun changement, sinon que, dans le long cours des siècles, ils ont perdu leurs noms anciens, jusqu'au jour où nos pères, jaloux de restaurer la gloire des ancêtres, les ont rétablis. Mais les allées sacrées des dieux et les bois respectés des nymphes, des naïades et des dryades, ont subi une longue et douloureuse destruction, depuis le temps de Sylla jusqu'aux jours néfastes du grand général égyptien, et jusqu'à nos jours où nos chevriers, pour avoir un misérable gain, livrent aux flammes ces précieux trésors de la nation. Le déboisement du pays a donc pu détruire la richesse du peuple grec, mais il n'a pas, croyons-nous, éteint son intelligence. L'ancienne Attique, par exemple, d'après les témoignages des anciens, produisait beaucoup d'arbres, et, si nous en croyons le célèbre Bœckh, nul autre pays, dans les temps modernes, n'est aussi abondamment arrosé de cours d'eau, que l'était celle que nous voyons aujourd'hui déboisée. Mais alors, nous semble-t-il, l'abondance des bois et la richesse de l'irrigation devaient rendre le climat plus humide, et, par suite, si nous ne nous trompons pas, l'atmosphère plus dense. Nous pouvons donc, nous, les Athéniens modernes, nous glorifier plus justement qu'Euripide de marcher dans l'éther, et affirmer que le ciel étoilé de l'Attique brille au-dessus de nous, plus luisant que ne l'ont jamais vu les yeux de Sophocle et de Platon.

D'après le grand historien anglais, Grote, il y a des témoignages d'après lesquels on peut supposer que la Grèce était autrefois plus saine qu'aujourd'hui, parce que le sol était labouré avec zèle, en même temps que les villes étaient administrées avec plus de soin, et possédaient beaucoup plus d'eau. Cette observation du savant historien est très juste; mais, depuis la composition de son histoire, beaucoup de pays malsains de la Grèce se sont assainis, grâce à la plantation des arbres et à l'agriculture ; quelques villes ont amené dans leurs murs de l'eau en abondance, et nous pouvons, pour l'avenir, espérer encore davantage. En ce moment-ci les habitants des pays malsains se réfugient, pendant l'été, dans des régions plus élevées et plus fraîches. Car la Grèce, dans ses étroites limites, possède tous les climats, et étonne par là l'étranger. Gell, voyageant en Grèce au mois de mars, a trouvé l'été dans les plaines basses de la Messénie, le printemps dans la Laconie et l'hiver en Arcadie. Néanmoins nous devons avouer que l'éducation politique de la nation, encore imparfaite, ne permet pas le développement des grandes villes. L'ancienne Athènes était une ville très peuplée, mais les habitants habitaient aux champs; une seule fois, pendant la guerre du Péloponèse, ils furent contraints de se réfugier en masse dans Athènes, et ce fut leur ruine. Nous avons un grand

défaut, nous, les Grecs modernes : c'est de vouloir vivre en bourgeois et de ne vouloir pas vivre en agriculteurs. En dehors des vices inhérents à la vie des villes, et auxquels nous n'échappons pas, nous commettons la lourde faute d'abandonner ainsi des pays très grecs à d'autres peuples plus amoureux que nous de la campagne. Ce que nous disons ici n'est pas en dehors de notre sujet : une nation malade ne peut ni se multiplier, ni développer sa civilisation. Les Romains avaient une maxime fort juste : *mentem sanam in corpore sano*. D'un autre côté, l'intelligence humaine pourrait combler les lacunes que présente notre climat, si nous avions d'aussi sages législateurs que ceux des anciens. L'Arcadie est un pays froid; comme tel, elle aurait dû produire des habitants rudes et grossiers; mais ses sages législateurs, voulant adoucir cette rudesse et cette grossièreté naturelles, imposèrent par une loi la connaissance de la musique à tous les citoyens; les Cynèthes, qui ont négligé cet art, sont devenus semblables à des bêtes sauvages.

La troisième cause du développement de l'ancienne civilisation grecque est la connaissance que nos ancêtres avaient faite de peuples plus anciens pendant leur enfance. L'influence civilisatrice des Égyptiens, des Phéniciens et des autres peuples de l'Asie est indiscutable, bien que, souvent, des théories exagérées aient été émises sur ce point. Il ne s'agit pas ici de montrer ces exagérations de la mythologie comparée et de l'histoire de l'art ancien : si grands qu'on puisse supposer les trésors de civilisation apportés aux anciens Grecs par les peuples de l'Asie, ils sont assurément peu importants, si nous les comparons aux nombreuses et diverses connaissances théoriques et pratiques qui nous arrivent tous les jours de l'Occident et du nord de l'Europe. De plus, nous, les Grecs modernes, nous puisons des connaissances non seulement chez les étrangers, mais encore dans notre antiquité, ce que nos ancêtres ne pouvaient faire dans la même mesure. Ils abreuvèrent pendant plusieurs siècles leur intelligence à la riche source des poèmes d'Homère, d'Hésiode et des Cycliques, qui tous avaient sucé le lait de l'imagination, mère des fables de l'ancienne Grèce. Mais un tel enseignement, si riche qu'on puisse le supposer, présente quelque chose de monotone et d'uniforme, si on le compare à ce que nous apprenons de l'antiquité tout entière. L'enseignement ancien, il est vrai, à cause de la vivante représentation qu'on en pouvait faire, était plus productif : les sages leçons des anciens, répandues par les rhapsodes, se gravaient dans l'intelligence de la nation comme des tableaux vivants d'une vie plus parfaite, et non comme des formes sans consistance d'une érudition philologique. Mais si, laissant de côté le mode d'enseignement, nous nous en tenons au fonds, dont il s'agit avant tout ici, il n'y a plus de doute : nous, les modernes, nous puisons les principes de notre vie intellectuelle à une source plus riche et plus variée.

Quant à la religion, qui représente la quatrième cause de l'ancienne civilisation, elle s'est écroulée de fond en comble, et sur ses ruines s'est élevé le christianisme. Les dieux des anciens Grecs ne furent pas pour peu dans leur civilisation : ils ont inspiré les anciens poètes; ce sont leurs images qui ont transformé la Grèce tout entière en un musée, et c'est en leur honneur qu'on a élevé des temples magnifiques. C'est cette religion-là qui a donné une figure à ces innombrables dieux de noms si différents, en leur donnant une nature et des passions humaines. En donnant ainsi à chaque dieu une figure particulière, un rôle particulier et des passions particulières, elle était, plus peut-être que le christianisme, capable d'alimenter la plupart des arts. Tout le monde, en Grèce, connaissait, par exemple, Junon *aux grands yeux*, Minerve *aux yeux bleus* et Vénus *aux yeux sympathiques;* et Homère, voulant préciser la figure d'Agamemnon, dit que « sa tête ressemblait à celle de Jupiter, sa poitrine à celle de Neptune, et sa taille à celle de Mars ». De plus, l'ancienne religion donnait tant de liberté aux poètes et aux autres artistes, qu'ils pouvaient non seulement représenter leurs dieux comme ils se les figuraient, mais encore les railler, comme on fit de ce pauvre Dionysos, et cela devant des spectateurs pieux qui n'hésitaient pas à condamner en même temps Socrate comme impie à boire la ciguë, ou à exiler Alcibiade pour l'affaire de la mutilation des Hermès. De telles libertés sont absolument incompatibles avec le caractères philosophique et vénérable de la religion chrétienne.

Le temple, chez les anciens Grecs, ne diffère pas moins de l'église des chrétiens. Dans celui-là habitait le dieu auquel il était consacré; dans celle-ci les chrétiens s'assemblent pour entendre la messe et réunir leurs vœux. Notre église ressemble, à un certain point de vue, non au temple ancien, mais à l'ancien théâtre, qui avait pour raison d'être et pour but l'adoration de la divinité. Cette ressemblance se retrouve même dans nos termes ecclésiastiques qui sont ceux employés dans l'ancien théâtre : chœur droit, chœur gauche, etc., etc. Le christianisme est tombé sur le monde comme une idée divine et élevée, pouvant recevoir les formes extérieures du culte des différents peuples qui pourraient devenir chrétiens. Mais l'ancien théâtre admettait tant de liberté qu'en peu de temps il s'est éloigné de l'adoration de Dionysos et que presque plus rien n'a rappelé le culte de ce dieu. Quant à l'église, en fixant à tout des limites infranchissables, en conservant tout avec respect et en proscrivant toute innovation, elle rend la poésie inutile. Certes, d'autres peuples chrétiens, dans la plus grande force de leur foi, ont excellé dans la poésie et dans la peinture religieuses. Quant à notre nation, elle ne produira rien de grand en ce genre, à moins que, la corruption, arrivant à son comble le christianisme y puise une nouvelle force et les sentiments religieux une nouvelle puissance.

A un autre point de vue, l'ancienne religion n'était pas propre à augmenter les sentiments de foi et de piété. Quand ils louaient en de beaux vers la justice divine, les poètes lyriques et tragiques étaient en désaccord avec la tradition, car les dieux homériques sont si injustes entre eux et envers les mortels qu'un savant allemand a pu dire que, s'ils étaient traduits devant les tribunaux, ils seraient, sauf quelques exceptions, tous jetés en prison. Le paganisme de l'ancienne Grèce appartient à l'âge d'enfance des peuples, le christianisme des modernes à l'âge viril. Celui-ci d'ailleurs ne favorise peut-être pas tous les arts, mais il repose néanmoins sur des principes moraux et tend à refréner les transports des passions humaines, et, par là, il sauvegarde l'existence des nations et contribue de mille

manières à leur civilisation. Une preuve éclatante de cela est que les nations chrétiennes vivent plus longtemps et ont toujours une civilisation plus parfaite que les peuples qui suivent une autre religion.

De même que la religion, les conditions politiques, qui constituent la cinquième cause, sont changées de fond en comble, et cela non seulement à l'extérieur, mais aussi à l'intérieur. Pendant quelque temps, le développement extérieur de la Grèce ancienne a été entravé par la puissance du Grand Roi, qui réduisit même les Ioniens en esclavage. Mais cette concurrence-là eut, si nous en croyons Thucydide, une prompte solution : elle se dénoua en deux batailles sur terre et deux batailles sur mer, qui laissèrent les Ioniens libres de développer leur force et leur civilisation. Toutes les fois que le Grand Roi s'est immiscé dans les affaires de nos ancêtres, ç'a été à la suite de leurs querelles intestines et de leur fausse politique. Une chose honore les anciens Grecs, c'est qu'ils furent non un peuple conquérant, mais un peuple colonisateur. Les idées de conquêtes ne se sont présentées à leur esprit que quand les Perses sont venus en armes pour les réduire en esclavage ; elles ont pris de la réalité sous Alexandre le Grand, mais, même alors, ce fut pour le bien de la civilisation des peuples. Dans les temps modernes, cependant, ce n'est pas un, mais plusieurs grands rois qui arrêtent notre développement, quand il semble s'opposer à leurs prétendus intérêts. Par une mauvaise fortune, ce petit royaume grec a été créé par la collaboration précieuse de grands idéologues de l'Europe, mais à peine a-t-il commencé à se développer, que tout à coup est survenu un matérialisme stupide qui, en ce moment, opprime l'Europe, et un amour de la propriété, son auxiliaire intime, qui, à eux deux, non seulement arrêtent l'œuvre de notre renaissance mais encore menacent la sécurité de plusieurs pays grecs. C'est pourtant une consolation pour nous que de voir les progrès de la nation grecque coïncider avec les époques les plus nobles de l'histoire de l'Europe et avec la vie des hommes dont la gloire recevra de l'histoire une consécration immortelle. Les noms de philhellène et d'idéologue, comme ceux de mishellène et de matérialiste ne diffèrent pas l'un de l'autre. Ce matérialiste des temps modernes qui a dit que celui qui a importé la pomme de terre en Europe a fait plus de bien à l'humanité qu'Homère avec son *Iliade* et son *Odyssée*, ce matérialiste, dis-je, et ses partisans ne peuvent avoir de nobles sentiments envers un peuple qui ignore l'existence de la pomme de terre, mais qui a relevé tout le genre humain de son état barbare jusqu'aux mondes métaphysiques.

N'importe, elle est triste la condition dans laquelle nous vivons, nous les modernes. Nos ancêtres avaient leur salut dans leurs propres mains, tandis que nous, nous ne le devons qu'au respect des puissants de la terre pour nos ancêtres, au désir de l'équilibre entre des puissances ennemies et à l'appréhension d'une domination universelle. Nous ne devons pas pourtant nous croire déshonorés, si notre sécurité est à ce prix : à notre époque des peuples, qui comptent plusieurs dizaines de millions d'habitants, doivent leur sécurité aux mêmes ou à de semblables causes. Pour nous, cette domination universelle, qui est si menaçante, n'est qu'un fantôme : la nature, amie de la variété, en proscrit l'idée. La domination universelle rêvée par Alcibiade a été justement raillée par Aristophane, dans *Néphélococcygie ;* celle du grand Alexandre a duré peu de temps, et quant à celle des Romains, elle a été le réceptacle dans lequel sont venus se mêler les peuples civilisés et barbares qui y ont, pour ainsi dire, pourri, et dont le ferment a empoisonné l'univers, jusqu'à ce que le Sauveur vint le relever de son affaissement.

Nous sommes assurément supérieurs à nos ancêtres au point de vue de notre unité. Eux étaient divisés en villes et guerroyèrent pendant plusieurs siècles entre villes voisines. Réunis ensuite en principautés et en peuplades, ils firent naître des guerres entre eux. Les Ioniens, les Doriens, les Æoliens, non seulement se haïssaient, mais se sont heurtés dans des luttes longues et sanglantes. Sans doute des savants comme Isocrate conseillèrent alors aux Hellènes de renoncer à leurs rivalités et de retourner leurs armes contre les Barbares; mais ces esprits spéculatifs n'avaient pas une grande influence sur le peuple grec, trop porté aux déchirements intestins. C'est pour cela même qu'Archidamos eut beau lutter de toutes ses forces pour empêcher la guerre du Péloponèse ; les partisans de la guerre eurent le dessus, et les Grecs se ruèrent les uns sur les autres. Nous, les Grecs modernes, non seulement nous avons l'unité politique, mais nous l'honorons. Nous voulons réunir les membres épars de la famille hellénique, et, ce que nous appelons la grande Idée, repose sur ce désir. Notre unité politique s'inspire des idées sur les nationalités qui dominent dans notre siècle, mais nous, les Grecs, nous devons aussi profiter d'une leçon historique que nous avons payée assez cher.

Nous différons aussi de nos ancêtres au point de vue de notre administration intérieure. Ceux-ci connaissaient trois espèces de gouvernements et trois excès de ces gouvernements : la royauté et la tyranie, l'aristocratie et l'oligarchie, la démocratie et la démagogie. Pendant la royauté patriarcale ce fut la poésie épique qui domina. Sous le gouvernement de l'aristocratie, et pendant les révolutions des villes, ce fut au tour de la poésie lyrique de se développer. Enfin, sous la démocratie, nous voyons apparaître la poésie dramatique et la plupart des arts, et c'est pour cela que les professeurs de beaux-arts et de belles-lettres attribuent à ce dernier genre de gouvernement ce développement extraordinaire. Sous Périclès, Athènes était devenue le Prytanée de la sagesse et l'école de l'art ; ici affluaient des philosophes, des sophistes, des poètes et des acteurs, là des artistes de tout genre développaient leurs talents : architectes, sculpteurs, graveurs sur cuivre, peintres, décorateurs, tourneurs et beaucoup d'autres. Cependant le gouvernement n'était démocratique que de nom ; en réalité, c'était le gouvernement du premier citoyen. On dira peut-être, partant de là, que le développement artistique et littéraire sous Périclès n'est pas dû aux aptitudes spéciales de la démocratie, mais aux talents que payaient les alliés et au sentiment artistique inné dans l'esprit des Grecs. Sans doute tout cela doit entrer en ligne de compte. Mais Alexandre le Grand et ses successeurs disposaient de beaucoup plus de talents que la démocratie athénienne; ils avaient, eux aussi, à leur service l'intelligence du peuple grec, et pourtant, sous le rapport du développement artistique, leur époque n'a pu approcher de celle de Périclès.

Nous, les Grecs modernes, nous ne pouvons établir un gouvernement comme celui qui existait au temps de ce grand homme d'Etat, par la raison toute simple que les anciennes démocraties présupposent des villes. Quant à la démocratie représentative des temps modernes, elle ne diffère pas beaucoup du gouvernement de la monarchie constitutionnelle. Pour le moment, la Grèce admet la royauté constitutionnelle : le nom du roi lui est cher, soit à cause des hauts faits d'Alexandre le Grand, soit à cause de la mort héroïque du dernier roi de Byzance, soit parce qu'elle est persuadée que sous ce gouvernement la nation pourra arriver à l'accomplissement de ses vœux. Ce qui prouve bien la vérité de ce que nous avons dit plus haut, c'est qu'à la naissance du premier héritier de la couronne, le monde grec tout entier a pleuré de joie. Les Grecs pensaient que la divine Providence, ayant pitié des malheurs de la nation, avait envoyé un Paléologue moderne comme les soldats d'Amilcar voyaient dans Annibal son père rajeuni, ou comme les Achéens, devant Troie, embrassaient Néoptolème à son arrivée au camp, croyant voir en lui Achille même.

Mais de ce que l'établissement de la démocratie est chez nous impossible, s'ensuit-il que nous ne puissions développer une civilisation importante ? Cette conclusion n'aurait rien de légitime; il est aisé de le démontrer. Les anciens philosophes et les historiens, en comptant les trois principaux genres de gouvernements politiques, la royauté, l'aristocratie et la démocratie, ajoutent que leur mélange serait le meilleur genre de gouvernement, et ils le trouvaient dans la constitution lacédémonienne si louée par eux.

Le même mélange peut, croyons-nous, se retrouver dans le gouvernement des temps héroïques. Le prince y représente la royauté, le conseil des vieillards l'aristocratie et l'Agora le peuple. Mais le grand historien de Rome, Tacite, remarque qu'un gouvernement composé de trois éléments dont nous avons parlé est plus facile à louer qu'à réaliser, ou que, s'il était une fois réalisé, il durerait peu de temps. Et pourtant, le gouvernement chanté par les philosophes n'est autre chose que le gouvernement constitutionnel, à la fois plus philosophique et plus parfait que la république; il contient bien les trois éléments politiques indiqués : royauté, aristocratie et démocratie. La constitution sous laquelle nous vivons est donc plus parfaite que la démocratie.

Mais nous, nous avons exclu de notre constitution le second élément, c'est-à-dire l'aristocratie; il en est résulté plusieurs anomalies, que la même cause avait déjà produites au temps de Périclès. Cet homme d'État ayant supprimé le pouvoir des Aréopagites, c'est-à-dire encore de l'aristocratie, prépara par là tous ces troubles qui précipitèrent la cité dans la démagogie. Ce pouvoir absolu du peuple fut et devait être de peu de durée, tandis que le gouvernement de Lacédémone dura plusieurs siècles. Le grand législateur de Sparte avait, en effet, remarqué que le pouvoir était essentiellement instable et inclinant tantôt vers les rois pour aboutir à la tyrannie, tantôt vers la foule pour se transformer en démagogie, avait besoin d'un contrepoids qui le maintînt dans un juste milieu, et ce contrepoids il le mit dans le pouvoir dont il investit les vingt-huit vieillards. Ce conseil, dans la sage

législation de Lycurgue, devait se joindre au roi autant qu'il le fallait pour que le gouvernement ne devînt pas une démocratie, et fortifier en même temps le pouvoir du peuple pour empêcher que la royauté ne dégénérât en tyrannie. L'élément aristocratique que nous avons proscrit de notre constitution n'est pas moins indispensable que les deux autres : les peuples modernes qui n'ont pas cru devoir admettre le premier élément et qui ont établi la république n'ont pas, pour cela, rejeté l'aristocratie : ils ont admis l'existence d'un sénat. Nous, les Grecs modernes, l'étrange confusion que nous avons faite entre l'aristocratie et l'oligarchie nous fait éprouver pour ces deux noms une égale répulsion. Certes, si l'aristocratie se composait uniquement de gens oisifs se pavanant dans le luxe et les richesses, notre aversion pour elle serait légitime. Mais il y a entre une aristocratie et une oligarchie cette différence capitale : les premiers agissent par le peuple et pour le peuple, au lieu que les seconds agissent par le peuple, mais pour eux-mêmes. C'est pourquoi une aristocratie de la vertu et de l'intelligence, loin d'être haïe, devrait être aimée et chérie de tous.

Nous avons peut-être eu tort, nous, les Grecs modernes, de laisser disparaître l'aristocratie du sang, qui, seule, avait chez nous une raison d'être. Nous reconnaissons que, dans nos luttes nationales, tous les Grecs ont également combattu. Mais, sans les grands hommes d'alors, la révolution que nous avions tentée aurait complètement échoué. Ordinairement, les grandes entreprises ne sont pas menées à bout par les foules mais par les grands capitaines. Nous l'avons bien vu, à l'époque de nos grandes levées. Nous avons mis sur pied environ quatre-vingt mille hommes. Alexandre n'en avait pas tant quand il partait à la conquête de l'Asie. Et pourtant nous n'avons rien pu entreprendre, et cela pour plusieurs raisons, mais principalement parce que nous n'avions pas de général. En laissant donc sans ressources les fils et petits-fils des chefs de nos luttes, la nation grecque a pu leur porter préjudice, mais assurément elle s'est fait encore beaucoup plus de tort à elle-même en n'assurant pas des moyens d'existence à quelques grandes maisons qui, laissant de côté les métiers qui enrichissent, auraient pu développer les vertus politiques et militaires nécessaires au pays et à son organisation. Quoi qu'il en soit, cette aristocratie disparaît de jour en jour, et, s'il était jamais nécessaire de compléter ce second élément du gouvernement, la nation se trouverait en face de bien des difficultés.

On dira peut-être que je loue ici des distinctions contraires à l'esprit du peuple grec; il n'en est rien quoi qu'on dise. La Grèce a, par deux fois, fait des choses merveilleuses; pendant les guerres médiques et pendant la guerre de l'indépendance; et, aux deux époques, non seulement l'aristocratie prit une part importante à l'administration des affaires politiques, mais encore elle fournit à nos armées des chefs militaires. Cimon, fils de Miltiade, celui qui humilia et abattit par excellence l'orgueil du Grand Roi, était membre et même chef de l'aristocratie. Il ne faudrait pas non plus croire que, pendant nos luttes nationales, tous furent égaux : c'est la parole des Countouriotis, des Zaïmis, des Miaoulis, des Colocotronis, des Caraïscakis qui rassembla les guerriers pour les lancer au combat. Les foules

obéissent à l'autorité de la personne ou aux principes politiques. Nous avons perdu la première et nous n'avons pas encore développé les seconds. N'ayant donc rien de tout cela, n'accusons pas la Fortune si nous ne pouvons rien faire de grand. L'antiquité a vu, comme les temps modernes, l'élément aristocratique exclu des affaires, là, par Périclès et ses successeurs, ici, par la seconde constitution. Alors déjà on appelait république le règne de l'impunité, liberté l'illégalité, égalité l'impudence et le pouvoir de faire tout cela paraissait le bonheur. Ainsi pensaient alors les démocrates extrêmes; mais ils forgeaient ainsi les chaînes d'un esclavage prochain, et l'orateur patriote Isocrate ne crut pouvoir indiquer d'autre moyen de salut que de conseiller le retour aux constitutions de Solon et de Clisthène, en d'autres termes, de ramener au pouvoir l'élément aristocratique. Dans les temps modernes, les mêmes causes ont naturellement produit les mêmes effets. Alors comme aujourd'hui, on disait qu'on voulait une pleine égalité, mais l'orateur en question remarque bien qu'il existe deux égalités, dont l'une, en nous donnant à tous la même chose, sait pourtant donner à chacun ce qu'il mérite. Malgré cela, un moderne a pu oser dire que nous pouvons exister sans un élément aristocratique dans le gouvernement. Mais vous oubliez, lui dirons-nous, qu'on vous répondra que, si vous n'avez pas l'aristocratie, vous avez pourtant l'oligarchie qui, nous l'avons dit plus haut, agit par le peuple mais pour ses propres intérêts.

De tout ce que nous venons de dire sur les affaires politiques, il résulte que le gouvernement constitutionnel, sous lequel nous vivons, étant plus complet et plus parfait que la démocratie, est peut être plus propre à faire avancer la civilisation. Mais, de même que démocratie ne signifie pas toujours liberté et que les anciens connaissaient aussi *le peuple tyran*, souvent pire que Néron lui-même, de même le gouvernement constitutionnel, renfermant beaucoup de délicatesses et de finesses, est d'un usage difficile pour les peuples qui n'ont pas reçu une éducation politique suffisante. Aussi celui qui mit à la mode les principes du gouvernement constitutionnel crut devoir écrire cinq volumes pour en donner l'explication. Et c'est ainsi que, cinquante ans durant, les hommes le plus instruits de la Grèce usèrent les forces de leur esprit à formuler de vaines théories, et que le pays tout entier fut malheureux en s'acharnant à trouver l'explication d'une construction aussi compliquée, pendant qu'on négligeait de s'appliquer à d'autres choses tout aussi nécessaires. La constitution, au reste, en tant que forme de gouvernement, n'entrave en rien le développement de la nation, mais cette tendance à vouloir toujours l'expliquer, outre les inconvénients déjà cités, porte un grave préjudice à l'instruction nationale et ne cessera pas de lui nuire que celle-ci n'ait su se rendre indépendante des systèmes politiques opposés. Par là la lutte pourra continuer entre les théoriciens sans que le pays en subisse aucun dommage.

Pour ce qui concerne l'instruction proprement dite, nous différons sur beaucoup de points de nos ancêtres, soit en bien, soit en mal. L'instruction de nos aïeux, jusqu'au temps des guerres médiques, était fort restreinte. L'instruction que donnaient alors les maîtres d'école et les rhapsodes aux jeunes gens et aux hommes faits ressemblait à l'instruction fort restreinte qu'on donnait chez nous aux jeunes

gens avant la guerre de l'Indépendance, et qui consistait presque exclusivement dans la lecture des livres ecclésiastiques. Il y avait bien, même avant les guerres médiques, des philosophes, mais leur philosophie se renfermait dans un cercle étroit de connaissances. Leurs recherches spéculatives n'intéressaient pas tout l'hellénisme et ne changeaient pas les conditions de la vie réelle. Les vainqueurs de Marathon et les vainqueurs des Turcs, de retour chez eux, ont vu combien une telle instruction était étroite et en ont reculé les limites. Mais alors, dans l'antiquité, ceux qu'on appelle les sophistes, voyant ce grand désir d'apprendre du peuple grec, allèrent de ville en ville, enseignant à prix d'argent toutes sortes d'arts et de sciences, la rhétorique, la politique, et bien d'autres choses encore, et s'enrichissant par ces leçons. Mais les mauvais principes qu'ils énonçaient ont corrompu le peuple grec, sans que les gouvernements fissent des efforts sérieux pour arrêter cette corruption. Cette grande liberté de l'enseignement donnait d'un côté à l'intelligence plus de vivacité et plus d'originalité, mais était, d'autre part, dangereuse pour l'éducation morale des citoyens. Aujourd'hui, l'enseignement est moins réaliste, mais l'Etat le surveille et punit la corruption. Deux choses s'enseignaient par excellence chez les anciens: la gymnastique et la musique ; la première pour fortifier le corps, la seconde pour former l'âme. Ils avaient à juste titre mélangé ces deux enseignements, sachant bien que, séparés, ils sont non seulement insuffisants, mais nuisibles. Celui qui exerce son corps par la gymnastique, devient fort, énergique, courageux, mais aussi devient dur et sauvage. Celui qui, d'autre part, ne s'occupe que de musique, arrive à ramollir son cœur comme on ramollit du fer et à adoucir son caractère ; mais, en même temps, il s'énerve et s'affaiblit. Nous, les Grecs modernes, nous avons d'abord négligé complètement la gymnastique ; nous l'avons ensuite introduite dans l'éducation, sans la tempérer par la musique, et tout cela parce que, à la différence de ceux des anciens, nos législateurs ne sont pas des philosophes.

Les anciens continuaient à s'instruire jusque dans leur vieillesse au théâtre, en écoutant les acteurs et le chœur, aux assemblées du peuple et aux tribunaux, en écoutant les orateurs. Chez nous, ces deux sortes d'enseignements n'existent plus ou sont devenus très faibles. Dans l'antiquité, le théâtre était une grande école pour le peuple, comme en témoigne l'expression *enseigner un drame*. Aujourd'hui, le théâtre a pour but, non plus l'enseignement, mais le plaisir, que l'on n'atteint souvent que par la corruption. C'est là un mal que nous pouvons réparer en établissant un théâtre *national*. Quant à la tribune de la Chambre, elle ressemble à celle de l'Agora, avec cette différence cependant que l'orateur n'y parle pas à toute la cité, mais seulement à quelques représentants de la nation. Cette lacune est comblée par la presse, mais l'impression qu'elle produit n'est pas aussi vive que celle que produit le discours lui-même, sans compter que la presse n'est utile qu'à ceux qui savent lire. Quant aux tribunaux modernes, ils servent moins encore à l'instruction du peuple : les juges sont peu nombreux, et la rhétorique judiciaire ne peut s'y développer, au lieu que chez les anciens, l'Héliée avait cinq mille membres et chacune de ses commissions cinq cents.

Si les Athéniens se distinguaient dans les beaux arts et dans les sciences, les Spartiates l'emportaient sur les autres peuples par leur instruction militaire. Leur organisation était si parfaite, leur entraînement si grand, leur discipline si forte qu'ils excitent l'étonnement et provoquent le respect des peuples modernes les plus guerriers. Il est en effet une chose digne d'admiration, c'est que les Spartiates, peuple peu nombreux, ont, grâce à leur organisation militaire, dominé leurs voisins, et par ceux-ci tout le Péloponèse, et par là sont devenus les maîtres de la Grèce. Quand les Spartiates se battaient à Platées, leur phalange était si bien organisée qu'elle ressemblait à un animal fougueux. Nous, les Grecs modernes, nous ne pouvions guère atteindre à de telles organisations militaires, mais nous pouvions du moins conserver ou retrouver l'esprit militaire de ceux qui se sont battus contre les Turcs. Cependant les fils de ces guerriers, bien que nés dans les camps, sont restés si étrangers aux affaires militaires, que, pendant le règne mémorable d'Othon, la plupart des soldats nous venaient non de la Grèce libre mais de Smyrne. Ainsi la Grèce moderne a, en quelques dizaines d'années, parcouru trois époques : l'époque du militarisme, qui va depuis la proclamation de son indépendance jusqu'à l'avènement d'Othon, l'époque des belles-lettres qui comprend le règne de ce dernier prince, l'époque du matérialisme qui dure depuis l'expulsion d'Othon. L'étude de ces périodes suffit à donner de la vérité de nos précédentes affirmations une preuve évidente.

La négligence que nous avons signalée dans l'organisation militaire du pays est due tout entière au règne d'Othon. La Grèce reconnaissante doit une statue à Louis, le chantre couronné et le poète enthousiaste de nos luttes; elle en doit une autre à son fils qui avait un cœur plus grec que personne autre et un enthousiasme égal à celui des vainqueurs des Turcs, mais nous devons à la justice et à la vérité de dire que les vertus d'Othon furent celles d'un particulier plutôt que celles d'un homme politique. Toute la vie de ce prince patriote fut une étude pour arriver à affranchir nos frères esclaves, mais les moyens qu'il mettait en œuvre pour arriver à la réalisation de ce projet étaient insuffisants. Le grand empire turc, que récemment encore le grand colosse russe put à peine abattre après de longues et sanglantes luttes, Othon voulut l'ébranler et cela avec des troupes irrégulières comme celles qui combattaient dans la guerre de l'Indépendance ; les conditions de la lutte n'étaient plus les mêmes. Notre révolte a pu mutiler cet empire et abaisser sa fierté, mais la vapeur et l'organisation militaire lui ont donné une telle puissance qu'il était impossible à une foule irrégulière d'entreprendre une lutte sérieuse contre la science militaire de nos ennemis. Le Spartiate qui vit les machines militaires dressées par Archimède, s'écria : « Hercule ! la valeur militaire est perdue. » Ce serait aussi le cri de l'Hydriote en voyant la vapeur, ou de cet aventurier qui battit les Turcs s'il voyait nos revues militaires.

On croit, depuis longtemps, que l'ancienne civilisation est due à l'esclavage que non seulement les anciens gouvernements reconnaissaient, mais aussi que les philosophes essayaient de justifier. Aristote lui-même n'y était pas opposé : « Une maison parfaite, disait-il, se compose d'esclaves et d'hommes libres et l'esclave est

une propriété vivante. L'esclavage est certainement une honte pour l'ancienne civilisation, bien que les Grecs se soient toujours montrés bienveillants et philanthropes envers les esclaves, en opposition avec les Romains qui souvent les achetaient pour les jeter en pâture dans leurs viviers. En se rappelant ces cruautés du monde ancien, on admire le christianisme qui a aboli l'infâme division des mortels en esclaves et en hommes. Nous sommes donc par là supérieurs à nos ancêtres. Ces quelques bergers qui, réunis pour la première fois dans l'assemblée de Caltezous, ont décrété l'égalité de tous les Grecs et l'abolition de l'esclavage et qui ont proclamé que tout esclave venant en Grèce devenait libre, ces bergers, dis-je, inspirés par le christianisme et l'enthousiasme pour la liberté, ont réfuté et confondu les plus grands philosophes de l'antiquité. Mais cette affirmation que l'ancienne civilisation ne se soutenait que par l'esclavage est fausse. Non seulement cette institution neutralisait la majeure partie des citoyens pour la défense du pays, mais encore beaucoup d'hommes intelligents, devenus esclaves, étaient, par là, fermés à tout développement intellectuel et à toute civilisation. On nous montre aussi à plaisir les mines et les acqueducs, œuvres des esclaves. Mais qu'est-ce que cela en comparaison des percements d'isthmes et des grands réseaux de chemins de fer construits dans les temps modernes ? Nous ne pouvons donc dire que, puisque nous n'avons pas d'esclaves, nous ne pouvons développer notre civilisation : l'augmentation de l'or et de l'argent et l'usage si varié de la vapeur ont remplacé avantageusement cette antique institution.

Les modifications apportées à la vie privée, qui constituent la sixième et dernière cause de la civilisation, ont aussi une très grande importance. Le christianisme a consolidé la base de la famille, c'est-à-dire le mariage, et a fait de la femme l'égale de l'homme. Dans l'époque héroïque, les femmes étaient très honorées. Plus tard, celles de Sparte, de mœurs légères, étaient destinées seulement à donner des soldats à la patrie, au lieu que celles d'Athènes étaient très retenues. L'ancienne religion ne pouvait pas protéger suffisamment la pureté du mariage, par la raison toute simple que les dieux eux-mêmes donnaient des exemples d'infidélité conjugale. En cela aussi nous sommes supérieurs à nos ancêtres ; mais la vie privée s'est tellement corrompue que nous voyons là le plus grand danger. Par malheur, cette corruption est venue, non au temps de notre servitude, mais depuis la proclamation de notre indépendance. Nos ancêtres passaient la plus grande partie de leur vie en plein air, comme le montre l'ancien théâtre, dont l'action se déroule toujours dans les rues ou sur les places qui sont devant les palais des princes. Ainsi vivaient nos aïeux et nos pères jusqu'au temps de l'indépendance. Leurs petites maisons leur servaient surtout pour dormir. Nous, nous sommes emprisonnés dans des maisons de plusieurs étages, où nous passons la journée ; nous portons des vêtements contraires à la nature de notre climat, nous nous nourrissons d'aliments trop lourds pour notre pays, et, en un mot, nous suivons un régime propre aux peuples vieillis. Ces questions sont du domaine de la médecine hygiénique. Je ne veux pas parler ici de choses que j'ignore, mais j'exprimerai seulement un désir, c'est que le premier médecin qui sera recteur développe à cette tribune quelles

sont les maladies qui nous viennent d'un vêtement et d'un régime propres aux peuples du Nord. Mais tout observateur, bien qu'étranger à la médecine, verra clairement avec quelle légèreté nous imitons et acceptons la nourriture et les modes des autres peuples.

Nous avons fait tout cela, comme par une fatalité, pour empêcher l'influence bienfaitrice de la nature. Le sage et illustre Othon a bien compris que ce qu'on appelle le costume grec est en harmonie avec les conditions hygiéniques du climat; mais toute son énergie s'est bornée à porter lui-même ce costume, et à en habiller ses courtisans, alors que le moment était venu de trouver des gens d'un autre pays, mais philhellènes, tout disposés à déterminer le costume national, en se basant sur les exigences de la nature, et sur les conditions artistiques, et, une fois ce costume déterminé, de délivrer la nation grecque de cet habillement disgracieux et étroit, dans lequel le corps de l'homme et de la femme se comprime et s'atrophie, tandis que l'intelligence s'use et se dégrade. Voilà pourquoi la beauté si renommée des anciens Grecs ne se retrouve plus chez nous, les modernes. Certes cette beauté s'est bien un peu éteinte dans les misères de l'esclavage et dans le mélange avec des peuples plus laids, mais le plus rude coup lui a été porté par la vie que nous venons de décrire. Une preuve de cela, c'est que les vainqueurs des Turcs, qui vivaient selon la nature et les exigences du climat, étaient, eux et leurs sœurs, bien plus beaux et bien mieux faits que les jeunes délicats difformes et secs qu'a ainsi affaiblis cette vie des étrangers qu'on appelle la civilisation. Quand les professeurs d'archéologie des universités allemandes parlent de la beauté des corps des anciens Grecs, louent leur angle facial, leur nez, la forme gracieuse de leur visage, et d'autres qualités, les étudiants allemands tournent les yeux du côté des Grecs modernes présents au cours, mais ceux-ci se couvrent le visage pour éviter la comparaison. La beauté ancienne s'est donc à ce point altérée! Nous croyons que si la nature était laissée libre d'agir, le nez aquilin des Romains fût devenu droit comme celui des Grecs. En général la vie molle et étrangère que nous menons par excellence, nous autres habitants des villes, empêche l'action de la nature et détruit les facultés physiques que notre race avait gagnées en suivant les lois de sa condition naturelle.

De tout ce que nous venons d'exposer ici, il résulte que quelques causes de l'ancienne civilisation sont demeurées intactes jusqu'à nous, que d'autres se sont améliorées, qu'un grand nombre se sont corrompues. Mais ces dernières, comme par exemple la vie privée et quelques autres, ne sont pas éternelles. Elles dépendent de notre volonté. Les causes éternelles, le sol, le ciel et le climat, par exemple, sont et seront toujours les mêmes ; et puisque ce sont là les causes premières qui ont produit les autres, il y a beaucoup de sérieuses espérances pour que la Grèce moderne, si sa vie politique n'est pas troublée par les grands changements qui menacent l'Europe, développe une civilisation particulière. Cette civilisation sera tout à fait différente de l'ancienne, parce que les conditions nouvelles veulent qu'elle soit un mélange de l'ancienne civilisation grecque, du christianisme, et des influences de la civilisation de l'Europe occidentale et septentrionale; comme originalité, elle aura celle de la race et du climat.

Ici se pose une objection sérieuse. La race grecque, dans les temps anciens, avait ses facultés physiques et intellectuelles pleines de vie ; mais, par la civilisation et par l'usage elles se sont usées comme s'use tout être organique et comme se sont usées les facultés de toute la race gréco-latine, composée de peuples nombreux, Italiens, Français, Espagnols et autres, en face de celles de la race slave encore imparfaitement développées et de celles de la race anglo-saxonne aujourd'hui dans leur plein épanouissement. La race grecque s'étant élevée au plus haut degré de la civilisation, a subi aussi le plus grand dommage ; mais, comme nous le dirons plus loin, elle a été supplantée par des nations rivales, ce qui n'est pas arrivé aux autres peuples de même race.

Le génie grec, s'étant développé de plusieurs façons, ayant souvent lutté et ayant eu à subir un lourd esclavage politique et philologique, s'est affaibli selon les lois éternelles d'après lesquelles tout croît et décroît. Aussitôt après la guerre du Péloponèse, après que les forces militaires de la nation grecque se furent heurtées les unes contre les autres et brisées, la prospérité intellectuelle commence à diminuer; au temps des Ptolémées et des Séleucides, la puissance créatrice du génie grec devient de moins en moins grande ; à l'époque des Romains, l'esprit grec tombe de la domination dans l'esclavage ; sous les Byzantins, il vieillit et meurt. Si le génie grec avait continué à s'user ainsi jusqu'à nos jours dans cette civilisation en corruption, il donnerait ce spectacle pitoyable que donnent les caducs Tithons et les fantômes échappés des cimetières. Mais un peuple aussi favorisé par la divine Providence n'était pas destiné à la mort : il était capable de renaissance et de résurrection.

Le grand creuset qui enferme dans ses flancs l'horrible bouillonnement de la renaissance nationale, n'était pas mortel, comme pouvait l'être celui de la magicienne Médée, mais il était aussi brûlant et aussi douloureux que l'était l'esclavage sous les descendants d'Osman. Alors les savants, emportant avec eux la plus grande partie des trésors intellectuels de la nation, comme Énée ses Pénates, s'étaient réfugiés en Italie. Les plus riches reçurent la religion du vainqueur ; les habiles échappèrent aux tourmentes du bouillonnement national en occupant les plus hautes fonctions auprès du tyran ; les mélancoliques se réfugièrent dans les monastères, se faisant ermites par peur du danger ou voulant éteindre complètement leur race en se plongeant dans le célibat. Tout cela n'est que lâcheté; ceux qui ont ainsi agi ont déserté et sont partis comme les malades à qui la crainte fait fuir le couteau de l'opérateur. La mission historique de la nation a été exécutée par ceux qui, abandonnant le repos et repoussant la contagion et la corruption de la vie des villes, se sont enfuis dans les ravins boisés et sur les rochers escarpés, là où ont pu se faire la fermentation de la race hellénique et le grand mystère de la renaissance nationale. C'est là que les Grecs se sont mis en rapport intime avec la terre, mère de tout ; là, ils ont été reçus par les doux sourires de la nature, ils ont mangé ses fruits purs, ils ont bu l'eau de l'immortalité, ils ont respiré l'air pur des couches éthérées de l'atmosphère, ils ont fortifié leur corps, ils ont chassé de leur esprit les idées d'une civilisation corrompue et

ils ont commencé à chanter les prouesses de la bravoure renaissante. C'est ainsi que le génie grec, après avoir atteint les plus hautes couches des connaissances humaines, redescendit jusqu'au fond de la vie sociale primitive. C'est là que la nation grecque a puisé des forces physiques nouvelles pour le grand travail de son indépendance.

Ainsi une partie de l'hellénisme est devenue libre, mais elle a perdu dans les aventures l'inestimable trésor de la langue. L'étude d'une langue qui a des monuments de trois mille ans est un sujet doux mais aussi douloureux. Il est doux, parce que cette langue a conquis le type le plus parfait de l'organe des êtres raisonnables ; douloureux parce qu'elle est tombée depuis au plus bas échelon des langues, comme les descendants des soldats de Salamine et de Platées sont devenus esclaves de peuples qui se trouvaient au dernier échelon de l'échelle ethnologique. Il est triste, en effet, qu'une langue dans laquelle d'illustres poètes chantèrent les mondes idéaux, dans laquelle les philosophes exprimèrent les notions de l'infini et les mondes métaphysiques, qui servit aux orateurs pour charmer les oreilles de peuples pleins de finesse et de sensibilité, qui servit aux pères de l'histoire pour immortaliser la gloire des héros de l'antiquité et qui est devenue l'instrument de la civilisation grecque dans les trois continents et l'intermédiaire des divers enseignements de l'Evangile, que cette langue, dis-je, ayant perdu ses nombreux trésors, sa beauté, et privée de ses délicatesses, en ait été réduite à ne plus exprimer que sommairement les choses de la vie commune comme les immenses royaumes d'Alexandre le Grand se réduisirent à quelques rochers escarpés. Il est juste de remarquer que, dans les longs siècles des ténèbres de l'esclavage, elle n'a pas, comme la langue latine, subi des métamorphoses, mais, sur ses joues fleuries qu'avaient tendrement embrassées les lèvres de Sophocle et de Platon, se sont creusées les rides de la vieillesse et sa taille, droite et élancée, a fléchi sous le poids des siècles.

C'est donc une fausse opinion que celle de la plupart des Européens qui prétendent que la langue grecque moderne n'est pas une langue proprement dite mais un mélange de différentes langues d'Orient et d'Occident. Il paraît qu'on a émis cette opinion à propos d'observations faites dans les marchés des portes de l'Orient. La langue grecque, même aux temps les plus malheureux de son histoire, n'a rien perdu de son unité. Les rides de la vieillesse, les plaies des chaînes de l'esclavage et les coups de la lutte ont été effacés ou guéris dès les premiers jours de notre révolution par les érudits et surtout par les fils des combattants. Les prédicateurs à l'église, les maîtres dans les écoles, les professeurs dans les lycées et dans les établissements d'enseignement supérieur, les auteurs de renom dans les livres et dans les recueils périodiques, les orateurs politiques à la Chambre des députés, les avocats dans les tribunaux, les publicistes, les gens du monde et d'autres ont été les ouvriers de cette renaissance de la langue. Nous disons tout cela pour qu'on ne se figure pas que tout s'est fait par la grammaire et par le dictionnaire. L'épuration de la langue fut très laborieuse, parce que non seulement elle s'était gâtée et usée dans le cours des siècles, mais parce qu'elle avait reçu beaucoup de barbarismes qui s'étaient indissolublement attachés à elle comme les mollusques s'attachent à des œuvres d'art tombés dans la mer. Par malheur, la corruption de la langue n'a pas cessé avec notre esclavage. Des ignorants, en rapport avec des étrangers, ou traduisant en grec des publications de genres différents, ont détourné des mots ou des phrases entières de leur sens primitif. De là beaucoup de ronces et d'épines qui entravaient le développement naturel de l'organisme de la langue. Heureusement il n'a pas manqué de bêcheurs pour les arracher ni d'émondeurs pour les couper. Le maître illustre des lettres grecques, Bœckh, disait avec raison, dans un de ses cours à Berlin, qu'on doit de grands éloges aux lettrés de la Grèce moderne pour l'enrichissement et l'épuration qu'ils ont faits de leur langue. Pour nous, nous regardons leur œuvre comme la plus magnifique qu'ait vue la Grèce moderne, car elle aussi signifie *amélioration de la race.*

Depuis que les études philologiques se sont développées chez nous, on a vu apparaître deux écoles assez semblables à celles qui florissaient en Allemagne il y a cinquante ans. D'un côté G. Hermann bornait la philologie à l'étude des deux langues classiques, d'un autre côté Bœckh définissait cette science : la lecture des choses connues : « la connaissance de tout ce que nos prédécesseurs ont connu, disait-il, voilà la philologie. » La première définition est très restreinte, la seconde est très large et digne de notre siècle. C'est pour cette dernière et avec justice que l'opinion publique s'est prononcée et cela pour plusieurs raisons, mais surtout parce que les études grammaticales d'Hermann sur la philologie comparée avaient fait cesser la contradiction entre son école et celle de Bœckh. Nous ne voulons pas insinuer par là qu'il faut que chez nous cette dernière école prédomine ; le débat purement théorique en Allemagne aurait chez nous un caractère pratique, puisqu'il s'agit du développement et de l'épuration de notre propre langue. Chacune de ces deux écoles a sa raison d'être et son but : nous désirons qu'aucune des deux ne disparaisse. S'il se pouvait, en effet, que l'école naturaliste se dissolve, les anciens auteurs perdraient leur charme, notre siècle serait méconnu, et l'éducation de la nation tomberait dans le pédantisme. Et si l'école des grammairiens disparaissait, l'épuration de la langue avancerait très lentement, car ceux qui suivent les préceptes de l'école réaliste s'occupent de beaucoup trop de choses pour pouvoir suffire à cette œuvre nationale. L'union des connaissances des deux écoles est chose excellente chez un lettré, mais ce n'est certes pas facile : cela dépend non seulement de la volonté mais encore et surtout de l'originalité intellectuelle de chacun. Puisque la disparition d'aucune de ces deux écoles n'est dans notre intérêt, il faut que chacune d'elles continue à exister, mais à certaines conditions. Le philologue de l'école réaliste doit avoir soin de la langue comme d'un instrument très précieux, sans lequel l'autre instruction ne peut avoir aucun effet, comme un excellent ouvrier ne peut rien faire s'il n'a un bon outil. Le savant de l'école grammaticale doit posséder aussi une quantité suffisante de connaissances réalistes : autrement il découvrira vite son incapacité pour l'intelligence des anciens auteurs. De plus, la langue s'améliore non seulement par la syntaxe d'une grammaire complète ou par la démonstration théorique des fautes, mais aussi par les œuvres litté-

raires dans lesquelles on applique les règles. Un grammairien qui n'écrit pas, ce qui se voit souvent, ou qui écrit sans douceur et sans harmonie, ne peut faire profiter sérieusement la langue ; ce n'est pas seulement une question de mots, c'est aussi une question d'arrangement de ces mots.

Les années d'esclavage que subit la nation grecque abaissèrent et corrompirent non seulement sa langue mais aussi son caractère. La lutte pour l'indépendance éleva bien le sentiment national, mais elle ne put lui rendre toutes les vertus politiques et sociales. Les combattants étaient les meilleurs éducateurs du caractère de leurs enfants ; ils élevaient leur sentiment national par les récits héroïques et montraient, par les blessures qui couvraient leur poitrine, que le citoyen doit se sacrifier tout entier à l'intérêt commun.

Lequel de nos professeurs peut se comparer à de tels maîtres ? Qu'il dise tout ce qu'il voudra sur les devoirs envers la patrie, l'élève sera peut-être charmé par sa rhétorique, mais il se dira que le maître n'a rien fait de tout ce qu'il loue, qu'il n'est pas disposé à en rien faire, qu'il conserve précieusement toutes ces belles paroles dans un coin de sa mémoire pour les utiliser au besoin, mais qu'il n'envie pas ces belles actions et ne se sent pas le goût de les imiter. C'est pour cela peut-être que les fils des combattants des Turcs, élevés par leurs pères, sont plus patriotes que ceux qui ont seulement reçu les leçons des maîtres. Chez les anciens, les maîtres étaient peut-être beaucoup moins instruits que ceux de nos jours, mais ils s'attachaient avec plus de soin et de plaisir à former le cœur et le caractère des jeunes gens. A cette négligence que nous avons signalée dans l'éducation de notre époque, s'ajoutent peut-être d'autres causes dont voici la plus sérieuse : l'État a montré envers les maîtres trop de dureté et les a trop souvent humiliés par des révocations injustes ou des changements sans raison. Pourtant, si ce n'est pas dans les écoles que se fait aujourd'hui la saine éducation, ni que se posent les bases d'une vie morale vertueuse, il y a bien d'autres agents de corruption, soit dans les salons, soit au théâtre, soit dans les écrits périodiques, soit dans les romans, soit ailleurs, qui font pénétrer dans les cœurs des jeunes gens, non la vertu, mais les fausses images. Là, se trouvent les causes de la plupart des aventures qui ont troublé la vie nationale de la Grèce moderne. Ordinairement, nous ne regardons qu'aux causes proches ; et pourtant, les causes éloignées ne concourent pas moins que les précédentes à la grandeur ou à la ruine des nations ; le soleil, bien que fort éloigné dans le ciel, n'en est pas moins cause de la fécondité ou de la sécheresse du sol. Mais ces maux-là ne sont pas inguérissables ; notre salut dépend de nos décisions.

Mais le plus terrible ennemi de notre nation à l'époque actuelle, c'est le matérialisme qui, pareil au vent de Libye, souffle à travers l'Europe pour la ravager. C'est pourquoi on se plaint chez nous de manquer d'hommes pour la politique, pour l'armée, pour le culte, en un mot, dans toutes les branches du service public. Un examen superficiel suffit à prouver que cette pénurie d'hommes est imputable au matérialisme ; il se trouve pourtant des partisans déterminés de cette doctrine qui voient en elle un progrès dans l'histoire de l'humanité. Si nous ne pouvons le

chasser de notre patrie où il pénètre de mille côtés, au moins pouvons-nous en déterminer la nature, en refréner l'ardeur et en entraver des effets désastreux.

On peut diviser la vie intellectuelle de l'humanité en trois périodes : *période théocratique, période morale* et *période matérialiste*. Ces trois périodes se sont succédé dans l'antiquité grecque et romaine ; elles ont reparu suivant le même ordre dans les temps modernes. Depuis les origines jusqu'aux guerres médiques, c'est l'époque dite *théocratique ;* la *période morale* s'étend des guerres médiques jusqu'au règne d'Alexandre le Grand, et le *matérialisme* domine depuis Alexandre jusqu'à la chute de l'empire romain. Avec l'époque du moyen âge, recommence une *période théocratique ;* la renaissance des lettres inaugure une *période morale ;* et, depuis un siècle, nous sommes en proie au *matérialisme*. C'est ainsi que les trois périodes, suivant une route déterminée, reviennent à tour de rôle comme les saisons, et c'est pourquoi nous voyons que le propre des gens qui ignorent leur histoire, est de s'honorer de vivre à l'époque de la décadence du *matérialisme*, et non à l'époque florissante de la *période morale*.

Chacune des périodes a un caractère particulier. Pendant la *période théocratique*, celle d'Homère, d'Hésiode et de leurs rhapsodes, on voit apparaître les prêtres et les devins avec leurs sacrifices et leurs oracles ; Zeus brandit sa foudre et les autres dieux sèment leurs miracles en tous lieux ; les hommes débordent de sentiments religieux et d'une dévotion sincère qui ignore l'hypocrisie ; l'humanité honore la volonté divine, elle ne s'honore pas encore elle-même.

Pendant les guerres contre les Perses, l'intelligence hellénique s'étant trouvée en contact avec le matérialisme barbare et l'ayant vaincu, se transforma. Alors commence la *période morale* où le génie humain, porté au plus haut point de son développement, aborde librement tous les sujets et découvre les lois éternelles du beau, du vrai et du bien. Ce qu'on admire dans les temples, ce n'est plus le mystérieux pouvoir des prêtres, c'est le magnifique idéal réalisé par Phidias ; au théâtre, le culte de Dionysos devient le prétexte et non plus le but des productions du génie ; au Pnyx retentissent les foudres d'un Zeus terrestre, Périclès ; les tribunaux sont sous le charme de la grâce sans apprêt de Lysias ; à l'Agora et au Gymnase la dialectique de Socrate bat en brèche les fausses doctrines des sophistes, et il serait difficile de dire si les jardins d'Académus abritaient plus de cigales que d'élèves de Platon. Alors les dieux d'Homère paraissent bien humbles devant la majesté des statues de Phidias ; alors les croyances religieuses ne gardent leur prestige que grâce à la consécration que leur donne l'austère dialectique de Socrate. En un mot, la Grèce a éteint la foudre de Zeus pour allumer à sa place le flambeau de la sagesse.

Si Alexandre a porté les armes de la Grèce dans les immenses contrées de l'Asie, on peut bien dire aussi que son maître Aristote a porté de même l'intelligence grecque dans toutes les provinces de la nature. Dans cette troisième période, celle du *matérialisme*, les armées d'Alexandre en Orient, celles des Romains en Occident ouvrent toutes les routes, rendent toutes les mers navigables ; les relations entre les peuples deviennent plus sûres ; les animaux, les plantes, les métaux de

tous les climats affluent aux foyers de la civilisation et Rome devient enfin le centre et comme le raccourci de tout l'univers. Alors aussi les sciences physiques et mathématiques se développent. Archimède porte tant de trouble dans l'armée de Marcellus que les soldats romains fuient épouvantés dès qu'ils aperçoivent un câble ou un poteau au-dessus des murailles. Mais la vie est devenue facile, légère, souvent dépravée. Les maisons particulières, les théâtres publics, les galeries absorbent des milliers de talents ; mais à tout cela manque le sentiment du beau. Tandis qu'au temps de la toute-puissance de l'intelligence, Périclès était fier que les Athéniens s'occupassent du beau avec goût et cultivassent la philosophie sans mollesse, par contre, dans cette période de matérialisme, le noble amour du beau s'efface et fait place au luxe immoral et avilissant. Et la philosophie elle-même qui, dans la précédente période, planait comme un aigle au vol élevé dans les régions éthérées du monde intelligible va, comme l'humble ibis, ramper dans les eaux corrompues et bourbeuses du matérialisme. C'est à la conquête des basses jouissances que se consacre et que s'épuise la force de ce siècle. Epicure domine alors : Epicure qui disait que le bien lui semblait incompréhensible séparé du plaisir, Épicure qui ne regarde pas l'injustice comme un mal en elle-même, mais qui en a peur, uniquement parce que les méchants peuvent échapper aux lois existantes.

Dans le retour moderne de ces trois périodes on voit reparaître les mêmes idées dominantes : la divinité et son adoration exclusive au moyen âge, l'enthousiasme et le respect du génie humain depuis la renaissance des lettres jusqu'au siècle dernier, et enfin, à notre époque, le matérialisme, enfant des découvertes physiques et mécaniques, et qui traîne après lui l'immoralité des nouveaux épicuriens.

Ces trois périodes ne représentent au fond que trois aspects également légitimes de l'esprit humain, bien que les coryphées de chacune d'elles aient jeté la pierre à leurs prédécesseurs. Ainsi, dans l'antiquité, les précurseurs de la période morale attaquèrent les poètes sur qui s'appuyait l'ancienne religion. Pythagore prétendait avoir vu aux Enfers l'âme d'Hésiode enchaînée et tremblante et celle d'Homère pendue à un arbre, entourée de serpents. Ces deux poètes, selon lui, étaient punis de tout ce qu'ils avaient dit sur les dieux. Xénophane les blâmait aussi d'avoir prêté à la divinité les faiblesses humaines. Héraclite trouvait qu'Homère méritait d'être exilé des concours et battu.

Chaque période a ainsi ses défauts et ses excès, en même temps que ses qualités. Si, écartant ceux-là, on retient celles-ci et qu'on les rassemble en un faisceau, ne pourra-t-on donner naissance à une quatrième période, participant des trois autres, et les conciliant dans une synthèse supérieure ? Cette espérance n'a rien de trop fictif ; elle est conforme aux habitudes de l'esprit humain qui, partant du simple, s'élève graduellement au composé. N'est-ce pas ainsi que des mots se sont d'abord formés par la synthèse d'autres mots plus simples et que le drame est ensuite sorti du mariage de l'épopée et de la poésie lyrique ? N'est-ce pas ainsi que s'est formé, nous l'avons dit, le système du gouvernement constitutionnel, par la combinaison de trois éléments simples : royauté, aristocratie, démocratie ; gouvernement complexe plus parfait que les gouvernements simples par cette loi qui veut que le

tout soit plus complet que la partie. Une ancienne fable symbolise, ce semble, cette idée. Les deux fils jumeaux d'Antiope, Amphion et Zéthus, différents de caractère et de vie, se querellaient. Zéthus, le matérialiste des temps fabuleux, bêchant la terre et gardant les troupeaux, raillait Amphion, le musicien, l'idéologue, l'engageait à laisser de côté la musique qui le mènerait bientôt à la misère. Mais quand il fallut bâtir et fortifier Thèbes, les sons harmonieux de la lyre d'Amphion ne furent pas moins utiles que les bras nerveux de Zéthus.

La synthèse de ces trois périodes doit donc être le grand problème du genre humain, le but de tout gouvernement raisonnable, l'objet d'étude continuelle et le souci de chaque homme. Plus la constitution d'un pays se rapprochera de cette synthèse, plus elle tendra au bonheur; plus elle laissera se faire la séparation des trois éléments, plus elle marchera à la faiblesse et à la corruption. Cette corruption atteindra aussi chaque homme, qui est un monde en raccourci, s'il ne réalise pas en lui cette synthèse sous une forme aussi parfaite que possible.

Ainsi donc, un sentiment religieux profondément enraciné dans le cœur de l'homme, accompagné de tous les nobles sentiments qui en découlent sans admettre pourtant le fanatisme ni la superstition; un développement intellectuel dirigé vers la connaissance des notions métaphysiques et des principes moraux, mais surveillé par le jugement pour ne pas tomber dans une phraséologie creuse; enfin une obéissance de tous les jours aux lois de la nature, mais en repoussant les jouissances du luxe et la corruption du matérialisme, voilà les trois éléments qui, mélangés dans leur plus grande pureté, constituent les liens qui unissent l'esprit au cœur, le monde moral au monde de la matière, et qui forment, pour ainsi dire, la base de toute la civilisation humaine et la marque d'une parfaite harmonie dans le monde moral.

Ainsi donc, dans tout ce que nous avons dit, les causes qui ont produit l'ancienne civilisation ne se sont pas seulement corrompues; elles se sont aussi améliorées. Il y a une lueur d'espoir que la race grecque, si elle ne se corrompt pas totalement par suite du matérialisme naissant, ou si une invasion étrangère ne vient pas lui ravir son indépendance, puisse un jour développer une civilisation particulière. Nous avons pour cela les riches sources des anciens auteurs, rouvrons-les et puisons-en les eaux pures. Nous pourrons par là rendre possible que les vieux troncs refleurissent, que de jeunes tiges s'élèvent et que des champs fleuris mêlent leurs odeurs au souffle des zéphyrs qui caressent les côtes accidentées de la Grèce.

Georges MISTRIOTIS,
Recteur de l'Université Nationale de Grèce.

Traduit du grec par le Dr Socrate LAGOUDAKY et M. Pierre GONNAUD, professeur de l'Université.

De l'hygiène de la bouche

CONFÉRENCE FAITE A L'ASSOCIATION DES DAMES FRANÇAISES

Je dois, avant toute chose, vous remercier, Mesdames, d'avoir bien voulu répondre en aussi grand nombre à l'appel des directeurs de votre Association. Je vous avouerai sans ambages que je m'attendais à un résultat diamétralement opposé. L'expérience m'a appris, en effet, que l'hygiène de la bouche est, parmi toutes les questions d'hygiène, celle qui préoccupe le moins le public, à quelque classe qu'il appartienne. On est tout surpris de l'ignorance absolue des femmes, en particulier, sur les soins qu'elles doivent prendre d'elles-mêmes et sur ceux qu'elles devraient donner à leurs enfants. L'enseignement de l'hygiène individuelle aux jeunes filles, s'impose comme un devoir. On leur apprend une foule de choses d'une inutilité reconnue, et elles ignorent généralement ce qu'elles devraient savoir. Les jeunes filles sont élevées comme si elles ne devaient jamais être mères; la maternité est cependant le but suprême de leur existence et en constituera la plus grosse préoccupation. Si encore, dans la famille, la jeune fille pouvait compléter son éducation au point de vue qui nous occupe! Mais il n'en est rien, les mères n'enseignent à leurs enfants que ce qu'elles savent elles-mêmes et il n'y a point de question d'hygiène sur laquelle règnent plus de préjugés, plus d'erreurs que sur l'hygiène buccale. Il semblerait, à considérer l'indifférence dont la bouche et les dents sont l'objet, qu'elles n'offrent aucun interêt au point de vue de la santé générale, que les dents sont des organes fatalement destinés à disparaître, que s'en occuper est chose inutile! C'est en vertu de cette erreur si répandue, que nous voyons tant de bouches dégarnies, non sans dommage pour la santé générale, comme nous allons le démontrer. A côté des personnes qui pratiquent une abstention absolue pour tout ce qui a trait à la bouche, il en est d'autres qui apportent, dans ces soins si personnels, des idées tout à fait étranges, pour ne pas dire plus, des pratiques inexplicables qui leur ont été léguées par la tradition ou qu'elles ont imaginées, tant il est vrai que tout le monde croit savoir l'hygiène, alors que cette science, comme toutes les autres, veut être étudiée pour

être connue. Je me propose de combler aujourd'hui en partie ce *desiratum*. Au risque d'être taxé de banalité, j'entrerai dans beaucoup de détails, parce qu'en hygiène il n'y en a point qui soient négligeables. Les petites causes engendrent souvent de grands effets. Toutefois, avant d'entrer dans le vif même du sujet, je désire vous montrer, par quelques considérations d'ordre général, qu'il n'est pas indifférent pour chacun de nous d'avoir ou non une bouche saine et correcte.

L'état de santé et de maladie se reflète dans la bouche. Depuis des siècles on fait tirer la langue aux malades, et d'après l'aspect qu'elle présente on peut en déduire des indications précises sur leur état général. Si même on serre le problème d'un peu plus près, si l'on examine attentivement l'état de la dentition, au point de vue de ses qualités de résistance, de sa forme, de ses anomalies, on peut en retirer des enseignements précieux au point de vue de la valeur physique de la personne examinée. L'état des gencives fournit également des indications importantes. Les personnes lymphatiques, à la peau fine, présentent fréquemment des lésions gingivales plus ou moins profondes et qu'avec une hygiène buccale mieux comprise elles pourraient facilement éviter.

La bouche est un des organes les plus importants de l'économie. C'est un laboratoire où s'effectue la mastication des aliments; c'est un vestibule qui commande l'entrée des organes respiratoires et du tube digestif, dont elle reflète le bon ou le mauvais fonctionnement. C'est encore une sorte d'étuve dans laquelle pénètrent et se développent ces germes si abondants dans l'air que nous respirons. Innocents ou nuisibles, ces germes fructifient également. Nous avons donc intérêt à nous en débarrasser, à ne point leur permettre d'y élire domicile et d'y faire souche, car ce sont eux qui sont la cause de la plupart des maladies qui frappent les différents organes contenus dans la cavité buccale. Depuis quelques années, sous l'influence des travaux de Pasteur, il se produit en médecine une révolution profonde, la plus grande qu'elle ait peut-être jamais subie. L'influence des micro-organismes ou microbes sur la propagation de certaines maladies a été victorieusement démontrée. Cette notion positive a remplacé des théories où le mysticisme avait pris la place de la science. Ces questions nous intéressent au plus haut point. La bouche est peuplée de microbes; dans certaines bouches il y en a plus que d'habitants dans toute l'Europe, dans le monde entier! Ces microbes viennent de l'air ambiant et des aliments que nous ingérons. Ils trouvent dans la bouche des conditions extrêmement favorables à leur développement et des retraites impénétrables où malheureuse-

ment trop peu de personnes viennent les troubler, une brosse à dents à la main.

Comme nous le disions il n'y a qu'un instant, parmi ces microbes, les uns sont innocents, les autres sont dangereux. C'est ainsi qu'on explique que les micro-organismes des maladies contagieuses, après s'être développés dans la bouche où ils ont été apportés par l'air, pénètrent dans l'économie soit par les bronches, soit par le tube digestif, soit même par la muqueuse buccale, lorsque celle-ci est ulcérée. Je vais vous prouver par quelques exemples qu'il n'est pas indifférent de n'avoir dans la bouche que les parasites que l'on pourrait appeler *normaux* et qu'il est au contraire extrêmement périlleux d'héberger et d'entretenir des hôtes qui, outre les risques locaux qu'ils nous font courir, peuvent, par leur pénétration dans certains de nos appareils, mettre notre santé en danger.

Il est maintenant reconnu que la pneumonie, vulgairement appelée fluxion de poitrine, est une affection *parasitaire* à caractère infectieux et qu'elle n'est pas causée uniquement par le froid. Le microbe qui produit la pneumonie se développe dans la bouche et paraît être identique avec celui qu'a découvert *M. Pasteur* dans la salive. De la bouche ce parasite peut pénétrer dans le poumon où il se développe avec les conséquences que l'on sait, s'il trouve des conditions favorables. C'est pourquoi il n'est pas rare, lorsqu'on pratique des opérations graves dans la bouche, pour enlever, en tout ou en partie, le maxillaire supérieur ou inférieur par exemple, de voir des pneumonies secondaires se déclarer, lorsque de la salive a pénétré dans les voies respiratoires. Si de tels malades avaient la bouche saine, antisepsiée, c'est-à-dire privée aussi complètement que possible de microbes pathogènes, ils éviteraient cette complication redoutable.

Tout récemment, mon ami M. le professeur V. Cornil a publié, dans le journal que nous rédigeons en commun, une série d'observations du plus haut intérêt sur la gangrène du larynx et du poumon, gangrène qu'il a rattachée à la présence dans ces organes de micro-organismes que l'on rencontre habituellement dans la bouche. Il y a fort peu de temps que M. Poncet, professeur à l'École de médecine du Val-de-Grâce, m'a communiqué l'observation d'un de ses malades mort à la suite d'un abcès développé au voisinage d'une dent cariée. C'était un soldat fatigué et alcoolique; il fut enlevé en quarante-huit heures par des accidents infectieux. On trouva dans le cœur et dans le liquide de l'œdème qui s'était développé sur les avant-bras, le même microbe que celui dont on avait constaté la présence au voisinage même de la dent. C'est également par la pénétration des microbes de la bouche dans les tissus avoisinants que l'on peut expliquer aujourd'hui la mort rapide dans les cas de fracture du maxillaire avec plaie en communication avec la salive. Il y a vingt ans, on se contentait d'appeler *malins* les abcès qui se formaient à la suite de telles fractures; aujourd'hui qu'on en connaît la cause, on les prévient et on les guérit.

Mon ami le Dr Brissaud, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, a publié l'observation d'une femme entrée dans son service pour une stomatite infectieuse (inflammation de la muqueuse de la bouche) due à une négligence absolue des soins de propreté, et qui succomba à une endocardite ulcéreuse (inflammation de la membrane interne du cœur) par propagation de l'infection buccale à toute l'économie. Ces observations ont pour but de vous démontrer que ce n'est pas impunément qu'on néglige l'hygiène buccale, au point de vue de la santé générale. Il en est de même des érosions que l'on rencontre fréquemment dans la bouche des personnes qui sont dans ce cas. Vous n'ignorez point que chaque année des étudiants en médecine succombent dans nos hôpitaux à la *diphtérie* ou *croup*. Or, il résulte des observations faites par mon ami le Dr Landouzy, que ces ulcérations, soit qu'elles aient leur siège sur l'amygdale ou sur un point quelconque de la muqueuse buccale, sont des portes ouvertes à l'infection, et que ce sont précisément les étudiants ou les médecins présentant ces conditions favorables qui succombent à la diphtérie. Le danger existe de même pour toute personne appelée à soigner un malade atteint d'une affection contagieuse. Il y a dans ce cas un intérêt majeur à ne pas permettre aux microbes introduits dans la bouche de s'y développer, et on atteindra ce but en se lavant au moins fréquemment la bouche; le mieux serait encore de recourir à des solutions antiseptiques, l'eau phéniquée, par exemple, ou une solution d'acide borique.

Il serait insuffisant, au point de vue de l'hygiène buccale, de n'envisager la bouche que comme une sorte de milieu de culture où se multiplient ces ennemis si redoutables par leur nombre et par leur extrême petitesse, *quærentes quem devorent*, c'est-à-dire attendant une occasion propice pour pénétrer dans l'économie. Leur action nuisible n'a pas besoin de ces circonstances accidentelles pour s'exercer et la bouche elle-même offre un vaste champ à leur activité. Les dents et leurs organes accessoires sont trop souvent la proie de prédilection des parasites buccaux. C'est donc sur l'appareil dentaire, si important au point de vue de la nutrition générale, que notre attention doit se porter. Nous allons insister longuement sur l'hygiène des dents, et comme celles-ci sont

justiciables de l'hygiène dès leur apparition, il nous faut déterminer quels soins on doit prendre dès le premier âge.

Je ne veux pas entrer ici dans des détails physiologiques sur le développement des dents. Tout le monde sait qu'il y a deux dentitions, la première représentée par des dents provisoires ou dents de lait, la seconde par des dents permanentes. La première dentition débute généralement vers le *septième mois* de la vie et comprend vingt dents. La seconde débute entre la *cinquième* et *sixième* année et compte trente-deux dents. Toutefois, les choses ne se passent pas toujours d'une façon aussi régulière et, suivant l'état de santé plus ou moins satisfaisant des enfants, l'époque de l'apparition des dents ou provisoires ou permanentes peut être retardée ou avancée. Lorsqu'un enfant, suivant l'expression consacrée, est en retard pour ses dents, ce fait doit attirer l'attention des parents et du médecin. Il prouve que l'enfant se développe mal, et, dans la majorité des cas, le ralentissement dans l'évolution dentaire est accompagné de troubles analogues dans le développement du système osseux. Vous voyez donc qu'il y a là un fait grave qui mérite de fixer l'attention des mères et des médecins.

S'il y a des enfants en retard, il y en a d'autres, au contraire, qui sont trop en avance. Aussi je désire m'arrêter quelques instants sur une anomalie qui, pour être rare, ne l'est pas cependant assez pour pouvoir être passée sous silence : je veux parler des enfants qui viennent au monde avec des dents. Louis XIV était de ce nombre. Ce n'est point là, à proprement parler, de l'hygiène ; néanmoins je crois devoir insister en raison de l'importance des considérations que je vais vous présenter. J'ai pu, pour ma part, observer deux fois cette anomalie, et, depuis quelques années, un certain nombre d'observations ont été publiées, observations très instructives, comme vous le verrez tout à l'heure. Parmi ces dents si précoces, il y en a d'absolument rudimentaires ; il en est d'autres, au contraire, normalement constituées, de véritables dents de lait, qui deviennent très solides et persistent jusqu'au moment où elles sont remplacées par des dents permanentes. Quand l'enfant est nourri au sein, la présence de cette dent est souvent une cause de gêne, parfois même d'*ulcération du mamelon*. On décide alors de sacrifier la dent. Beaucoup de personnes, des médecins même, considèrent cette opération comme absolument innocente pour l'enfant. Il n'en est rien et, dans ces dernières années, on a publié un certain nombre d'observations d'*hémorragies incoercibles*, aux suites desquelles les enfants ont succombé. Si donc un pareil cas se présentait dans votre entourage, il faudrait déconseiller l'opération, pallier les inconvénients que peut causer

la présence de la dent, par l'adjonction d'un bout de sein ou par tout autre moyen analogue. Si, pour des circonstances diverses qui peuvent se présenter, l'opération était néanmoins jugée nécessaire, il faudrait l'entourer de toutes les précautions nécessaires et la faire pratiquer par un homme de l'art.

On a beaucoup exagéré et on exagère encore l'importance des accidents dits de dentition. Lorsque à l'époque présumée de l'éruption des dents, l'enfant présente soit des accidents gastro-intestinaux, soit des accidents nerveux, il est *de mode* aujourd'hui d'attribuer sans réserve tous ces accidents à l'évolution dentaire. Nous ne partageons point cette opinion et nous pensons qu'il faut assigner à ces phénomènes morbides une cause plus complexe, attendu que l'enfant, à l'heure même où il présente ces accidents, ne fait pas seulement des dents, mais qu'il constitue et accroît son squelette ainsi que ses autres organes. Les accidents de dentition, comme ceux mis au compte de la croissance, sont plutôt attribuables à des troubles de nutrition. Pour ce qui regarde les convulsions, on a établi qu'elles sont moins fréquentes chez les enfants nourris au sein que chez ceux qu'on élève au biberon. De plus, ce sont surtout les enfants issus de parents nerveux qui ont des convulsions. Les dents jouent le rôle d'une étincelle qui met le feu aux poudres. Quant aux accidents observés du côté du tube digestif, ils se montrent surtout chez les enfants chez lesquels on a pratiqué l'alimentation prématurée.

Supposons maintenant que l'évolution dentaire se soit faite d'une façon normale et que nous nous trouvions en présence d'un enfant possédant ses vingt dents. Quelle conduite devons-nous tenir ? Beaucoup de parents croient que, les dents de lait devant faire place aux dents permanentes, il est absolument inutile de s'en occuper. C'est là *un préjugé malheureusement très répandu et absolument monstrueux* dont les enfants sont les victimes. D'abord, doit-on nettoyer les dents de lait ? Oui ! cent fois oui ! Le moyen le plus simple consiste à faire laver la bouche des enfants après chaque repas, de façon à enlever mécaniquement les résidus alimentaires qui séjournent au collet des dents, sur leurs faces latérales ou sur la face triturante, résidus qui, tôt ou tard, doivent amener la production de la carie par un mécanisme que nous exposerons ultérieurement. Si ces lavages ne suffisent pas, il est du devoir d'une mère attentive d'enlever elle-même, à l'aide d'une brosse à soies flexibles, d'un cure-dent ou d'un brin de soie floche, les débris d'aliments restés adhérents aux dents. Si l'on prend ces précautions, l'enfant n'a pas de carie, les dents peuvent remplir leur office jusqu'au jour où elles tombent naturellement. Si ces précautions sont négligées, la carie apparaît avec

toutes ses conséquences : nuits sans sommeil pour l'enfant et pour la mère, fluxions répétées, difficultés de l'alimentation, les enfants éprouvant de très vives souffrances lorsque, pendant l'acte de la mastication, des corps durs, comme de la croûte de pain, compriment les tissus malades. Si la pulpe est à nu, les souffrances deviennent intolérables. J'ai vu des enfants dont le dépérissement n'avait d'autre cause que le mauvais état de leur dentition.

Dans le but de neutraliser dans une certaine mesure les conséquences de la négligence des parents, j'emploie depuis un certain nombre d'années une méthode thérapeutique que j'ai fait connnaître sous le nom d'obturations préventives. Voici en quoi consiste cette méthode : l'observation quotidienne montre que, chez les enfants, les dents qui se carient tout d'abord sont les grosses molaires. Cela tient à ce que la face triturante de la dent forme une sorte de petite cupule, dans laquelle les aliments séjournent et s'entassent par la pression exercée pendant l'acte de la mastication. Les aliments, au contact de la salive et des micro-organismes qu'elle contient, donnent naissance à des acides organiques. Ceux-ci altèrent puis décalcifient l'émail et, la lésion produite s'aggravant, ouvrent la porte aux parasites producteurs de la carie, affection bien connue de tout le monde et qu'il n'est pas nécessaire de définir autrement. En ne laissant point de substances fermentescibles au contact des dents, il ne saurait se produire de carie. Mais il faut malheureusement défendre les enfants contre l'incurie des parents, qu'elle soit absolue ou relative. Dans ce but, lorsque nous pouvons craindre l'apparition de la carie, nous comblons la cupule dont nous parlions tout à l'heure avec du ciment ou émail, dont nous assurons la fixité par des moyens appropriés. Le ciment peut rester en place plusieurs mois ; s'il s'use, on peut le renouveler jusqu'à ce que la dent ait été remplacée. Il ne faut pas pour cela manquer aux soins d'hygiène que nous indiquions plus haut, bien au contraire ; mais à l'aide de ces obturations préventives, on se met, dans la majorité des cas, à l'abri des effets de la négligence.

J'ai généralisé l'emploi de ces obturations préventives et je les ai appliquées aux premières et aux secondes grosses molaires permanentes, lorsque j'avais des raisons pour croire qu'elles étaient menacées de carie. Lorsque les dents de sagesse font leur éruption d'une façon lente ou irrégulière, ce procédé m'a également donné d'excellents résultats. Il faut bien savoir en outre que les dents de lait, lorsque ces précautions n'ont pas été prises, peuvent être soignées au même titre que les dents permanentes et que la carie se guérit aussi bien dans le premier cas que

dans le second. Il est incontestable qu'un enfant de quatre ou cinq ans ne se prêtera pas toujours aussi bien à recevoir les soins dont il a besoin qu'une personne raisonnable. Il y a là une question d'éducation sur laquelle je me permettrai d'attirer votre attention. On a dit que la crainte du Seigneur était le commencement de la sagesse. On ne peut pas en dire autant de la crainte du médecin-dentiste. Si cette crainte pouvait être justifiée jusqu'à un certain point à l'époque où l'extraction était l'*ultima ratio* du dentiste, il n'en est plus de même aujourd'hui, où les praticiens éclairés sont nombreux.

Le devoir des parents consiste donc à familiariser les enfants avec l'idée du dentiste, à leur apprendre à le considérer comme un médecin ordinaire, à les y conduire même, alors qu'ils n'en auraient pas besoin, de façon à les habituer à se laisser examiner les dents et à considérer les soins qu'on leur donne comme chose naturelle, à voir dans le dentiste un ami et non un bourreau. En agissant ainsi, on simplifiera singulièrement la tâche du médecin. L'enfant en tirera à son tour le plus grand profit. C'est qu'en effet il n'est pas indifférent pour un enfant d'avoir de bonnes ou de mauvaises dents. La fonction la plus importante chez l'enfant est la *nutrition*, grâce à laquelle il peut faire face aux exigences de son développement. Si, à tout âge, la nutrition est chose de la plus haute importance, il faut néanmoins reconnaître que, chez l'enfant, cette fonction joue un rôle dominant.

L'adulte peut, à la rigueur, se contenter de la *ration d'entretien*, c'est-à-dire d'une quantité d'aliments exactement suffisante pour réparer ses dépenses ; il n'a plus en effet à se préoccuper de son accroissement, car, passé vingt-deux ans, on ne grandit plus guère. Seule la femme, pendant certains épisodes de sa vie, doit avoir d'autres préoccupations que sa ration d'entretien. C'est ainsi que, pendant la grossesse, elle a des besoins nouveaux sur lesquels nous reviendrons ultérieurement. Quant à l'enfant, il n'en est plus de même pour lui. Ce n'est pas une ration d'entretien qu'il lui faut, il a d'autres besoins que l'adulte. L'enfant doit toujours compter avec la *croissance*, et doit non seulement conserver les biens acquis, mais encore faire face aux échéances que chaque jour apporte avec lui. Cette nécessité ne s'impose pas à tous les enfants avec la même rigueur, tous n'ont point la même intensité de vie. Les uns grandissent plus vite que les autres, c'est là un *privilège dangereux*. Quand un enfant procède par poussées trop considérables, il faut le surveiller ; il faut surtout fournir à son squelette et à ses dents des éléments de résistance, c'est-à-dire de la *chaux*, de la *magnésie*, de l'*acide phosphorique* sous une forme que nous indiquerons ci-après. Si les enfants n'ont pas

tous la même énergie dans leurs fonctions, il serait absurde de vouloir les soumettre tous au même tarif alimentaire. Il en est des enfants comme des cheminées, les unes ont un tirage plus actif que les autres, il faut donc leur fournir plus de combustible qu'aux autres.

Non seulement les enfants grandissent et auraient par conséquent droit à toutes sortes d'égards physiologiques, mais encore, en vertu d'une sorte d'aberration dont nous expions cruellement les conséquences, on les fait travailler trop et trop tôt. Bien plus, on les enferme, on les tient immobiles, on leur mesure parcimonieusement l'air et la lumière, on leur distribue plus d'heures de travail que d'heures de récréation ; on les punit quand ils se révoltent contre ce régime de vie, trop heureux quand les parents n'ajoutent pas quelque pensum à ceux déjà imposés par le collège ou la pension ! On a fait des lois pour empêcher les enfants de travailler trop tôt dans les manufactures. On poursuit de pauvres saltimbanques parce qu'ils font faire de la gymnastique à des enfants âgés de moins de douze ans, et l'on ne s'occupe pas de ces manufactures, bien autrement dangereuses, qu'on appelle Lycées, Collèges et Pensions, où s'étiole physiquement et intellectuellement la jeunesse française ; bien plus, ceux qui les dirigent s'enrichissent, souvent même on les décore ! J'en aurais long à dire, mais revenons à notre point de départ. Voici donc un enfant qui *grandit*, qui *travaille*, comment peut-il le mieux se tirer d'affaire ? En mangeant ! Or, pour manger, il faut des dents ; sans elles la nutrition languit, parce que la digestion se fait mal. En effet, les dents ne sont pas uniquement un ornement, comme beaucoup de personnes le pensent. Pour nous, médecins, la dent est un *outil* qui prépare à l'estomac sa besogne en broyant et en divisant les aliments. Dans ce cas l'on peut dire : tant vaut l'outil, tant vaut l'ouvrier ; mieux les dents travaillent, mieux fonctionne l'estomac. Si les dents ne remplissent leur rôle qu'insuffisamment, l'estomac se fatigue, la nutrition est mauvaise, l'enfant périclite. *Mauvaises dents*, *mauvais estomacs*, nutrition insuffisante, déchéance ! Tel est le bilan d'un grand nombre d'enfants.

Dr V. Galippe,
Chef de Laboratoire à la Faculté de Médecine de Paris.

(*A suivre.*)

LE CENTENAIRE DU MARTYRE DE RIGAS FÉRAIOS

1762-1798

Après la prise de Constantinople, il semblait que la nationalité grecque eût à jamais sombré dans le naufrage de l'Empire. Il n'en fut rien cependant, et on peut dire que le triomphe de la barbarie mahométane fournit à la nation grecque l'occasion de sentir et d'affirmer son indestructible vitalité. En même temps qu'un groupe d'exilés, restés fidèles au culte de la littérature grecque, allaient à Florence, à Rome et ailleurs, prêter leur concours à l'œuvre de la renaissance, les pâtres, sous le nom de Klephtes, refugiés sur les sommets les plus escarpés de leurs montagnes, entreprenaient contre le despotisme turc cette lutte sans merci qui a duré jusqu'au moment où la Grèce, rompant ses chaînes, força l'Europe, par le spectacle de son héroïsme, à se faire, au nom de la civilisation, solidaire d'une si noble cause. L'heure de la justice vient toujours pour les nations opprimées, surtout lorsqu'elles ont gardé, en dépit des plus dures adversités, une inébranlable confiance dans l'avenir. Ceux qu'on traitait de brigands, deviennent alors les héros légendaires de l'indépendance nationale.

A mesure que la nationalité grecque s'affirme et se condense, pour ainsi dire, au delà des frontières que lui a tracées la diplomatie, elle mesure et honore davantage les hommes énergiques qui se vouèrent, au prix de leur vie, à l'œuvre si difficile de son émancipation. Parmi ces noms, celui de Rigas est appelé à briller d'un éclat immortel. Dans cette lutte, d'abord si obscure et si inégale, d'un petit peuple contre une puissance qui, un siècle auparavant, avait fait trembler l'Europe, Rigas sut conquérir la double auréole du poète et du martyr. Mais les poètes et les martyrs suscitent les héros, et si la Grèce est libre aujourd'hui, elle le doit autant à celui qui répandit pour elle son âme en chants patriotiques, et subit plus tard, avec la noble impassibilité d'un martyr, l'ignominie du supplice, qu'aux infatigables vengeurs, que trois siècles d'oppression ne réussirent pas à désarmer.

On peut dire de Rigas qu'il fut, par ses chants populaires et par ses écrits, l'initiateur de la révolution hellénique, s'il est permis de donner

ce nom au triomphe final d'un peuple en insurrection permanente pour la défense de sa nationalité et de sa foi. Pour atteindre ce but, si cher à tous les Grecs, il ne se laissa jamais décourager, ni par les persécutions, ni par l'exil, ni par la pauvreté, ni par les amères déceptions qui découragent parfois les âmes les plus fortement trempées. Il était de ces hommes dont l'indomptable patience finit par vaincre la mauvaise fortune. En lui vivait, pour ainsi dire, l'âme de sa patrie, avec toutes ses espérances et ses douleurs. S'il eût vécu pour assister au magnifique mouvement de 1821, nouveau Tyrtée on l'eût vu marcher en tête de l'armée et l'électriser par ses chants et son exemple. Mais si la mort avait scellé les lèvres du poète, le patriote a dû tressaillir dans sa tombe, quand a sonné l'heure décisive, prévue et annoncée par son génie prophétique. Il revivait tout entier dans ces héros légendaires de l'indépendance hellénique, immortalisée par les chants populaires.

Rigas naquit à Vélestinon, ville de Thessalie, connue dans l'antiquité sous le nom de *Phérès*, d'où lui vint le surnom de *Féraios*. On n'est pas fixé sur la date de sa naissance ; mais il est hors de doute qu'il naquit entre les années 1760 et 1762. Ses biographes ne nous apprennent rien de positif sur son origine, ni sur les premières années de sa vie. Toujours est-il sûr qu'il appartenait à une famille aisée, sinon opulente ; son père le fit entrer de bonne heure dans une de ces écoles grecques qui contribuèrent si puissamment à réveiller le sentiment national.

Il fit ses premières études à Zagora, l'ancienne Magnésie; s'il en faut croire Perrhaivos, il acquit promptement les connaissances suffisantes pour devenir lui-même instituteur dans une école du village de Kisson. Mais son ardent génie se trouvait à l'étroit, et comme étouffé, dans un pays tellement déchu que toute propagande intérieure ne pouvait être qu'un travail stérile et périlleux. Il résolut donc, autant pour étendre son horizon intellectuel que pour se trouver un plus ferme point d'appui, de s'exiler dans le lieu même où se recrutaient les bourreaux de la Grèce. Il vint donc à Constantinople, où Alexandre Ypsilanti, appréciant sa haute intelligence et ses aptitudes variées, l'attacha à sa personne en qualité de secrétaire. En quittant Ypsilanti, il entra, en 1786, au service du nouvel hospodar de Valachie, Nicolas Mavroyenni. Deux ans après, la guerre éclata entre la Porte et la Russie ; Mavroyenni fut appelé à prendre le commandement de toutes les forces ottomanes qui se trouvaient stationnées dans les deux principautés ; il chargea Rigas de l'inspection importante des troupes qui passaient par Craïova. Cette position permit à Rigas d'entrer en relation avec de nombreux officiers de l'armée turque ; il se lia même, par une étroite amitié, avec l'un d'eux nommé Pasvan-Oglou, natif de Widdin, ville située sur les bords du Danube.

RIGAS FÉRAIOS

Mais cet officier s'étant rendu coupable d'un acte de violence envers un des parents de Mavroyenni, ce prince envoya des émissaires avec ordre de lui trancher la tête. Grâce à l'intervention de Rigas, Pasvan-Oglou eut la vie sauve. Dès lors, une grande intimité s'établit entre eux, et Rigas mit son ami dans la confidence des projets qu'il nourrissait pour l'émancipation et la régénération de la Grèce. Mais les

événements devancèrent son impatience, et ce fut Ali-Pacha, de Janina, qui devint l'instrument aveugle qui fit éclater, plus tôt qu'on ne s'y attendait, la révolution d'où sortit l'indépendance hellénique.

Le malheureux Mavroyenni fut condamné à mort par le gouvernement turc, et expia par son supplice la prise de Bucharest par les Russes. Cette perte priva Rigas d'une puissante protection ; il revint cependant à Bucharest. Après avoir exercé quelque temps les fonctions d'interprète au consulat français de cette ville, il prit le parti de renoncer à la politique afin de mûrir et de combiner le projet qui faisait le but principal de sa vie. Convaincu que la force des choses entraînerait plus tard les puissances occidentales à jouer un rôle important dans les affaires d'Orient, il se perfectionna dans l'étude du français de l'italien et de l'allemand. Ce fut aussi pendant son séjour à Bucharest qu'il se livra avec zèle à l'étude de la géographie. Il s'agissait pour lui de bien connaître les éléments qui composaient l'empire d'Orient, et surtout de répandre chez ses compatriotes toutes les notions nécessaires pour atteindre le but qu'il poursuivait. La géographie et la chronologie n'étaient ainsi pour Rigas que des moyens ; ce qu'il prouva, lorsque, au bout de quelque temps, abandonnant la science pour la poésie, il improvisa des chants guerriers dont l'un rappelait les strophes énergiques de *la Marseillaise*. En revêtant ses nobles inspirations d'un rhythme harmonieux et puissant, il espérait surexciter chez les Grecs le sentiment national, et préparer ainsi une crise décisive qui pût mettre un terme à la domination étrangère. Pour affranchir la Grèce, Rigas avait besoin d'un puissant levier ; il le trouva dans l'association. C'est alors qu'il fonda, sous le titre modeste d'*Hétairie* (Association), une vaste ligue destinée avant tout à grouper, sous un drapeau commun, les membres épars de la nation, puis à lever l'étendard de la révolte.

Grâce à son éloquence persuasive, et surtout à la considération dont il jouissait, il réussit à faire entrer dans l'*Hétairie* la plupart des hommes marquants du pays : des prélats, des hommes d'Etat, des capitalistes et même des étrangers de distinction répondirent à l'appel chaleureux du patriote et acceptèrent son patronage éclairé. Telle était la situation, lorsque la Révolution française, éclatant comme un coup de foudre, vint redoubler les espérances de Rigas. Un mouvement aussi spontané et aussi fort que celui de 1789 devait nécessairement réagir sur toute la politique internationale, et la question d'Orient, si intimement liée à l'équilibre européen, devait aussi subir le contre-coup de la révolution démocratique qui transformait la

France. Rigas, avec sa clairvoyance habituelle, sa netteté de vues, comprit rapidement le parti qu'on pourrait tirer des circonstances en vue d'une révolution en Orient. Il se rendit à Vienne pour observer de plus près le grand drame qui se déroulait en France, et aussi pour se mettre en relations avec ceux de ses compatriotes qui habitaient l'Autriche et l'étranger. On en comptait un certain nombre à Venise, à Padoue, dans les universités d'Allemagne et surtout en Russie, où dix-huit mille Grecs servaient l'empereur, soit dans l'armée, soit dans l'administration. Tous furent associés à l'œuvre généreuse, tous reçurent avec enthousiasme le mot de passe : VICTOIRE A LA CROIX !

Parmi les hommes éminents qui reçurent les premières confidences de Rigas, nous devons citer, outre Pasvan-Oglou, sur lequel nous reviendrons, Démétrius Catargi, président du divan de Bucharest, et Christophe Perrhaivos, l'un des compatriotes du poète, qui était venu s'établir à Bucharest en même temps que lui. Une communauté d'origine et d'idées le rapprocha de Rigas, dont il devint l'ami dévoué et dont il fut plus tard le biographe.

Pasvan-Oglou fut le premier à lancer l'étincelle qui devait allumer un vaste incendie en Orient. Ce personnage, né à Widdin en 1758, fut longtemps considéré comme une sorte de type légendaire ; on s'était accoutumé à voir en lui un second Bonaparte, ou tout au moins on s'apercevait qu'il aspirait à jouer, en Orient, le même rôle que Napoléon en Occident.

Quelques détails sur sa vie aventureuse ne seront pas inutiles. La première période de sa vie se passa en Albanie et en Valachie, au milieu de tous les dangers d'une existence fort agitée ; il paraît avoir pris part à la guerre engagée entre les Russes et les Autrichiens d'une part, et les Turcs de l'autre, mais il ne fit réellement son entrée sur la scène politique qu'en 1791, lorsque son père, Pasvan-Omar, fut dépouillé de ses biens et ensuite décapité par ordre du Grand Seigneur.

Pasvan-Oglou montra dans cette occasion toute la hardiesse de son caractère ; il se révolta contre la Porte et reprit de vive force possession de son patrimoine. Le gouvernement ottoman prit des mesures pour ramener Pasvan-Oglou à l'obéissance ; mais ce dernier, décidé à jouer le tout pour le tout, rassembla cinq mille insurgés et fit appel aux nombreux janissaires qui avaient été expulsés de Belgrade. La position qu'il prenait était des plus audacieuses ; pour la justifier, il allégua un spécieux prétexte, les réformes de Sélim III, et réussit par ce moyen à se concilier les sympathies des janissaires de la capitale, si bien qu'on n'osa pas les envoyer contre lui. En 1797, Pasvan-Oglou parvint

à s'emparer de Widdin ; maître de cette importante position, il pouvait porter le fer et le feu au sein de l'empire ottoman. A Constantinople, on comprit qu'il fallait transiger à tout prix avec un adversaire si dangereux, qui pouvait, d'un instant à l'autre, faire la loi au Divan ; on se résigna au fait accompli, et l'on accorda, en 1798, un *pardon général* aux révoltés, tout en maintenant à Pasvan-Oglou le pachalick de Widdin. Le triomphe du révolté était si éclatant, que celui-ci en resta là, et renonça en conséquence à pousser plus loin son succès. Il mourut à Widdin en 1807, après avoir fait courir les plus grands périls à l'empire ottoman. Si nous insistons sur la vie et les actes de cet homme légendaire, c'est pour mieux faire ressortir la connexité des plans qui fait, pour ainsi dire, du pacha de Widdin, le précurseur du héros de Phérès.

Mais revenons à Rigas. Fixé à Vienne dès 1793, il se consacra tout entier à des travaux scientifiques ou littéraires, et surtout à la grande idée qui le préoccupait depuis longtemps. Il fonda à Vienne un journal grec ; c'est aussi à cette époque qu'il acheva la traduction du *Voyage d'Anacharsis*, de l'abbé Barthélemy, dont son ami Ventotis, mort quelque temps auparavant, avait déjà traduit la première partie. Lorsqu'on parcourt la liste des ouvrages publiés par Rigas, on est étonné de la variété de ses talents et de l'étendue de son savoir. Il traduisit les *Olympiennes*, drame pastoral de Métastase, la *Bergère des Alpes*, de Marmontel, en vers. De plus, il tira de son propre fonds plusieurs œuvres très utiles, telles que les *Règlements provisoires*, le *Vade-mecum* du soldat, et composa une carte de la Grèce en douze feuilles, avec les noms anciens en regard des modernes. Il se livra aussi, avec cette ardeur qu'il apportait à toutes choses, à l'étude de la physique, et publia le résultat de ses recherches sous la forme d'un traité élémentaire à l'usage de la jeunesse grecque.

Mais son œuvre la plus importante, et qui lui valut un grand renom, c'est sans contredit le recueil de ses chants nationaux, œuvre pleine de sève, d'élan et d'enthousiasme, et qui fut comme le cri d'une grande âme destiné à réveiller chez les Grecs l'ardent amour de la patrie et de la liberté. Ces chants furent imprimés clandestinement à Vienne, d'où ils se répandirent dans toute la Grèce ; il promenait, pour ainsi dire, l'incendie d'un patriotique enthousiasme dont les Turcs eux-mêmes subirent la contagion. Ceux-ci ne se doutaient sans doute pas que ces chants étaient les avant-coureurs de la secousse qui devait détruire la puissance ottomane sur le sol hellénique. L'œuvre poétique de Rigas lui a valu le surnom de Tyrtée de la Grèce moderne. On ne saurait analyser ni dépeindre l'effet prodigieux que les hymnes de Rigas produisirent sur les Grecs ; dès les premiers jours ils devinrent populaires ; le peuple les répéta, pour ainsi dire, sans les avoir appris, comme s'ils avaient été une révélation spontanée de ses longues douleurs et de ses espérances. La mère les chantait en berçant son enfant ; les vieillards y réchauffaient leurs souvenirs. Longtemps après la mort de Rigas, pendant les guerres de l'indépendance, ils réglaient sur le champ de bataille la marche des combattants, et à leur dernier soupir les mourants les murmuraient encore.

Tout était prêt pour un mouvement, et l'enthousiasme des Grecs avait atteint son paroxysme, lorsque se répandit la nouvelle de l'entrée des Français en Italie. Rigas eut alors l'idée de s'adresser directement à Bonaparte. Pour se concilier la sympathie du jeune général, il eut recours à un procédé aussi ingénieux que flatteur. Il fit faire une tabatière avec un fragment de la racine d'un laurier gigantesque qui avait poussé dans les ruines du temple d'Apollon, non loin du fleuve Pénée ; il envoya cette tabatière à Bonaparte. Ce dernier en parut touché et répondit à Rigas de la manière la plus bienveillante. Il s'établit dès lors entre le général en chef de l'armée d'Italie et le patriote grec une correspondance qui dura plusieurs mois. Après la chute de Venise, il partit de Vienne pour aller conférer directement avec Bonaparte, après s'être abouché préalablement avec l'ambassadeur français Bernadotte (Leake, *Researches in Greece*, p. 84, London, 1814). Avait-il tenté cette démarche de son chef, ou Bonaparte l'avait-il engagé à venir ? C'est ce qu'il est difficile de décider. Qui sait quelles auraient été, pour l'indépendance de la Grèce, les conséquences de l'entrevue projetée ? Une circonstance fortuite réduisit à néant tous les glorieux projets rêvés par Rigas et le conduisit lui-même à sa perte. Quelques jours avant de quitter Vienne, Rigas avait eu l'imprudence d'expédier à Trieste, à l'adresse d'un négociant chiote, Antoine Coronios, membre de l'Hétairie, plusieurs caisses contenant des exemplaires de ses poèmes et une liasse de papiers très importants ; on prétend même que la correspondance de Rigas avec Bonaparte se trouvait dans une de ces caisses. Le destinataire, Coronios était à Istria, lorsque ces caisses arrivèrent ; ce fut son associé, Démétrius Œconomos, qui les ouvrit ; il prit connaissance des papiers qu'elles contenaient. Effrayé de ce que tous ces papiers lui révélaient, il les porta au gouverneur de Trieste. Rigas, ignorant ce qui venait de se passer, arriva à Trieste au jour indiqué, et fut aussitôt arrêté. Le gouverneur autrichien avertit l'ambassadeur turc à Vienne, lequel

fit aussitôt part de cette découverte à la Porte; en même temps, le gouvernement turc reçut une note détaillée de l'internonce d'Autriche qui le mit au courant des menées de Rigas. Alors, celui-ci, désespéré de voir échouer les vastes projets qu'il avait conçus, tenta de se suicider en se frappant d'un coup de poignard au bas-ventre; mais sa blessure n'était pas mortelle. La Porte avait demandé l'extradition de Rigas, et l'Autriche s'empressa de l'accorder. Le malheureux fut conduit à Belgrade avec cinq des principaux conjurés, dont Coronios, et livré au pacha.

Plusieurs tentatives furent faites pour le délivrer; son ami et confident Pasvan-Oglou embusqua sur la route de Belgrade plusieurs détachements qui devaient l'arracher à ses gardes. Ali-Pacha de Janina employa de même pour le sauver toute l'influence dont il jouissait; les nombreux amis que Rigas avait à Constantinople firent aussi tous leurs efforts pour obtenir sa grâce; ils s'adressèrent à Alexandre Mano, gendre et principal agent du prince Alexandre Ypsilanti, alors hospodar de Valachie; ce personnage, qui jouissait d'une certaine faveur, accourut auprès du ministre de l'intérieur, Ibrahim Vessim-Effendi, et réussit à force d'habileté, à lui persuader que le crime dont on accusait Rigas et ses soi-disant complices était purement imaginaire, de sorte que ces infortunés étaient victimes d'absurdes calomnies. Le ministre turc parut se laisser convaincre et s'engagea à sauver Rigas, moyennant une somme de cent cinquante mille francs. Le chiffre de cette rançon parut exorbitant, et l'on n'apporta pas assez de promptitude à la payer, de sorte que dans l'intervalle les malheureux détenus furent mis à mort à Belgrade. Ce qui hâta leur supplice, ce furent les manifestations mêmes qui eurent lieu en faveur de ces martyrs de la nationalité hellénique. Le pacha de Belgrade, qui voyait avec inquiétude l'opinion publique se prononcer pour Rigas, donna l'ordre de noyer secrètement les prisonniers dans le Danube. Cet acte odieux eut lieu pendant la nuit. Rigas, doué d'une force herculéenne, résista longtemps à ses bourreaux. Ceux-ci, impatientés et furieux, déchargèrent sur lui leurs pistolets à bout portant. Frappé de deux balles en pleine poitrine, il tomba en jetant ces fières paroles en turc, comme un défi à ses meurtriers : *Regardez comme savent mourir les Palikares.* Puis il ajouta en grec : *J'ai jeté une féconde semence; l'heure approche où mon pays en recueillera les fruits.*

La mort de Rigas a été racontée de diverses manières. J'ai adopté la version de son compatriote et ami Perrhaivos, qui l'accompagna

jusqu'à Trieste et qui réussit à se soustraire par la fuite au sort qui attendait son ami; mais il ne fut jamais infidèle à sa mémoire, et il se consacra tout entier à l'œuvre glorieuse de l'émancipation de son pays.

Telle fut la vie de Rigas. Il n'en est pas, je crois, de plus belle et qui soit plus digne des hommages de la postérité, et Athènes, qui fut autrefois la ville des statues, ne doit-elle pas tailler dans le marbre et placer sur son nouvel Agora l'image d'un de ses plus nobles enfants?

Jacques C. BOLANACHI.

Paris, 1873.

(N. D. L. R.). Depuis, le vœu de mon beau-père, Jacques C. Bolanachi, a été accompli, grâce au grand patriote, M. Averoff, qui a fait dresser, il y a 25 ans environ, la statue de Rigas devant les propylées de l'Université d'Athènes, où elle fait pendant à celle du patriarche Grégoire, cette autre grande victime de l'Europe civilisée (oh combien !) qui a permis aux Turcs de le pendre à Constantinople.

En 1881, une grande Française, Madame Juliette Lamber, a publié un rarissime volume sur les *Poètes grecs contemporains*, duquel nous détachons quelques passages concernant notre héros :

« Rigas entonna des chants patriotiques dans la langue des Klephtes et des Armatoles, dans la forme de leurs vers.

» De même que le clairon sonne le réveil du soldat jusqu'au jour où il l'appelle à la bataille, de même les hymnes de Rigas préparèrent les Grecs au combat suprême, en commençant par réveiller le sentiment national. Rigas naquit vers le milieu du dernier siècle, dans cette même ville de Phérès, en Thessalie, à laquelle le tyran Alexandre fit une lugubre célébrité, et qui, à plus de vingt siècles de distance, devait être illustrée par le nouveau chantre et le martyr de la liberté grecque.

» Rigas n'était pas un poète, c'était un homme d'action. Il fut un des premiers, le premier peut-être, à concevoir l'idée d'une révolution générale des pays grecs ; et il y travailla par tous les moyens en son pouvoir. Il publiait des livres, il ranimait les cœurs sous sa parole ardente, il tramait des complots contre l'oppresseur, et, de la même main avec laquelle il traçait sa carte de la Grèce pour rappeler à ses compatriotes, d'une manière visible, ce qu'avait été la Grèce, il écrivait ses poèmes pour lui apprendre ce qu'elle pourrait devenir. Il n'y a, dans l'œuvre de Rigas, ni les images poétiques, ni le lyrisme élevé que nous avons admirés ailleurs. Ses vers tombent comme des coups de

massue, frappant ce qu'ils veulent frapper. Mais, dans leur mâle simplicité, ils répondaient aux aspirations de tout un peuple; ils exprimaient avec audace des sentiments que, jusque-là, on n'avait cessé d'entretenir, mais qu'on avait tenus cachés.

» Les Grecs n'ont pas à nous envier notre *Marseillaise*. Rigas et Rouget de l'Isle chantent les mêmes hymnes.

» Rigas était à Trieste, s'apprêtant à se rendre en Grèce, lorsqu'il fut arrêté par les autorités autrichiennes (Naturellement! N. D. L. R.), avec plusieurs de ses compatriotes, soupçonnés comme lui de menées révolutionnaires contre les maîtres de la Grèce. On le transféra à Vienne où, désespéré, voyant son rêve patriotique s'évanouir, il essaya de se suicider. Peu de temps après, livré aux Turcs, il fut mis à mort sans jugement, à Belgrade, en 1798. On dit que, conduit au supplice, il adressa aux bourreaux ces paroles : « J'ai semé le germe ; l'heure de la floraison viendra, et ma nation recueillera le doux fruit. »

» La Grèce dut attendre un quart de siècle, après la mort tragique du poète prophète, la réalisation de sa prédiction. »

L'HYMNE GUERRIER DE RIGAS

Traduit du grec.

Palikares ! est-ce à jamais
Que, vivant en lions, errants et solitaires,
Aux creux des noirs ravins, sur les âpres sommets,
Nous cacherons nos pas dans le fond des repaires?
Fuirons-nous toujours aux forêts
Le monde, la patrie, et nos toits, et nos frères?
L'effroi de la captivité
Nous doit-il condamner à cet exil sauvage ?
Une heure seulement d'un jour de liberté
Vaut mieux que de longs ans traînés dans l'esclavage.
Que sert de vivre à la fierté
Qu'à chaque instant menace ou la mort ou l'outrage ?
Sois Bey, Prince, ou Visir puissant,
Ta vie injustement n'en est pas moins tranchée :
Le despote en est maître. Un soin obéissant
A lui complaire en vain tient ton âme attachée.
Son ardente soif de ton sang
Ne s'apaisera pas qu'il ne l'ait étanchée.
Mêmes victimes du pouvoir,

Musulmans et chrétiens, de tout rang, de tout âge,
L'ont servi le matin et sont tombés le soir.
Compte tous les grands noms des martyrs de sa rage !
Leur sort terrible est un miroir
Où d'exemples frappants s'offre à tes yeux l'image.
Rallions-nous ! et sous la Croix
Par de communs serments consacrons notre zèle.
Soumettons nos vertus au seul pouvoir des lois :
Non moins que les tyrans l'anarchie est cruelle ;
Elle change en monstres des bois
Les hommes ennemis de la paix fraternelle.
O roi du monde ! auteur des justes lois,
Nous te jurons de ne point les enfreindre.
De nos tyrans affranchis par ta voix,
Nos cœurs unis te jurent à la fois
De ne jamais les servir ni les craindre.
Je combattrai, je mourrai pour nos droits :
Et si, dans la guerre allumée,
Je trahis mon chef ou nos rangs,
Grand Dieu ! que ta vengeance armée
Me brûle en ses feux dévorants,
Et que je m'exhale en fumée.
D'un même élan, d'un même cœur,
De l'aurore au couchant, des mers hyperborées,
L'Hellade, ouvrant ses bras, appelle votre ardeur.
Par delà le Danube, ô races illustrées,
Monte le cri de sa douleur,
Qui vous réclame, ô Grecs ! de toutes les contrées.
L'éclat des glands d'or étranger
Pare moins un guerrier qu'une palme civique.
Vous, dans l'art des combats instruits par le danger,
Refusez votre épée au despotisme inique.
Accourez ! osez la plonger
Dans le sang corrompu de l'hydre asiatique.
De Souli, vous, lions fameux,
Sortez des rocs déserts où votre orgueil soupire !
Ours du Pinde ! éperviers de l'Agrapha brumeux !
Grands aigles de l'Olympe ! et vautours de l'Épire !
Que sous vos ongles belliqueux
Succombe déchiré le tigre qui déchire !

Dauphins crétois, fendez les eaux.
Vous, alcyons d'Hydra, de Samos menacée,
Des îles de nos mers, aquatiques oiseaux,
Tous, volez vers Psara, dont la force est pressée
Par d'incendiaires vaisseaux,
Et dirigez sur eux notre foudre lancée !
Que la mer, la terre et les cieux
Secondent l'héroïsme et la Grèce captive !
Qui ne craint rien peut tout. Ce Turc impérieux,
Du lièvre palpitant la race est moins craintive.
Extirpez son sceptre odieux ;
Et soudain fuit le Crime et la Justice arrive.

N.-L. LEMERCIER,
De l'Académie Française.

En 1826, le grand-père de notre ministre à Berlin, M. Jacovaky Rizo Rangabès, ancien premier ministre des Hospodars grecs de Valachie et de Moldavie, donna à Genève un cours de littérature grecque moderne, dans lequel Rigas occupe quelques pages d'honneur. En voici quelques passages caractéristiques :

« Rigas, attaché au service du prince Michel Soutzo, hospodar de Valachie, quitta cette principauté (1796), pour aller à Vienne, où il s'associa quelques Grecs, les uns négociants, les autres littérateurs, tous hommes de talent, tous enflammés du désir de délivrer la Grèce. Rigas, qu'emportait une imagination ardente, éveilla par ses démarches brusques et par ses paroles indiscrètes la police autrichienne, qui le surprit à Trieste, au moment où il était prêt à s'embarquer pour le Péloponèse. Rigas, se voyant ainsi arrêté au milieu de ses grands desseins, se frappa d'un poignard pour ne pas trahir le plan des conspirateurs ; mais sa blessure ne fut pas mortelle, et, avec huit des principaux conjurés, il fut emprisonné à Semlin. L'Autriche n'attendait que la réponse de la Porte pour lui livrer ces victimes. Leurs amis de Constantinople, instruits de cette arrestation, firent leurs efforts pour les sauver ; ils eurent recours au crédit de mon beau-père, Alexandre Manos, gendre et premier agent du vieux prince Alexandre Ypsilanti, alors hospodar de Valachie. Mon beau-père (de qui je tiens ces détails) accourut auprès du ministre de l'intérieur, Ibrahim Nessim-Effendy, qui se laissa convaincre et promit de les sauver, moyennant cent cinquante mille francs. Cette somme ayant paru exorbitante, ne fut pas payée sur-le-champ, et pendant l'intervalle, les détenus furent suppliciés à Belgrade. Rigas, livré aux Turcs par une puissance voisine, fut mené au lieu d'exécution, les mains liées. Sa grande force corporelle, augmentée par la furie du désespoir, lui fit rompre ses fers et frapper deux de ses bourreaux, qu'il renversa raides morts ; mais, accablé par le nombre, il fut garrotté de nouveau et décapité. Rigas mourut pour sa patrie ; chaque goutte de son sang, foulée aux pieds des Barbares, devait un jour leur en coûter des torrents. Quels prodiges ne produit pas le martyr d'une cause sacrée ! Tous ceux qui sentent battre dans leur poitrine un cœur hellénique, ne sauraient que verser des larmes de reconnaissance sur les tombeaux de ces premiers martyrs de notre liberté.

» Rigas prit Tyrtée pour modèle, et composa des hymnes patriotiques qu'il espérait chanter un jour à la tête des bataillons grecs. Ecrites correctement en grec moderne, et embellies par le charme de la poésie héroïque, ces chansons gagnaient encore par la musique, sur laquelle on les entonnait. On n'entendait dans toute la Grèce que les hymnes de Rigas ; tous les jeunes gens les répétaient dans leurs sociétés, dans leurs festins, l'hiver, au coin de leur feu, l'été, sous l'ombre des oliviers et des platanes. Ces chansons bravaient les oreilles des Barbares jusque dans la capitale du Sultan. Moi-même, me trouvant quelquefois aux parties de plaisir des ministres turcs, je les entendais ordonner aux musiciens grecs de chanter l'air : « Allons, enfants de la Grèce. » Cet hymne était si répandu, et l'air en plaisait tellement aux Turcs, qu'ils en savaient par cœur les premiers mots, sans en avoir la curiosité d'en connaître le sens. Voici la traduction des premiers couplets :

« Allons, enfants des Grecs, enfants des hommes célèbres ! le jour » de gloire est arrivé. Illustres et antiques ossements, venez, reprenez » la vie ; sortez de vos tombeaux ; voyez la patrie qui gémit et qui verse » des pleurs. Aux armes Grecs ! prenez vos armes ; qu'un fleuve de sang » ennemi coule devant nos pieds. Braves Hellènes ! fils des Spartiates, » et tous ceux que la foi réunit à nous, venez, amis, embrassons-nous » en frères, et faisons tous, sur notre épée, ce serment solennel : C'est » au nom de la foi, au nom de la patrie, au nom de l'espérance en » Dieu, que je tire le glaive ; je ne le remettrai dans le fourreau que » lorsque la race tyrannique des cruels Musulmans sera complètement » anéantie. Aux armes, Grecs ! prenez vos armes ; brisez les têtes des » infidèles Turcs. »

» La catastrophe de Rigas et de ses adhérents, au lieu d'attiédir l'ardeur des Grecs, ne fit que l'enflammer. En leur inspirant l'idée de

pouvoir un jour s'affranchir par leurs seules forces, elle augmenta leur amour pour les sciences et leurs efforts pour répandre dans leur patrie les bienfaits de l'instruction. »

Nous avons cherché dans les journaux du siècle dernier l'écho du supplice de Rigas. Nos patientes recherches ont été couronnées par un succès complet. La première trace se trouve dans le n° 262 de la *Gazette Nationale ou le Moniteur Universel*, portant la date du 22 prairial, l'an VI de la République Française (10 juin 1798). Ce passage se trouve dans une longue correspondance adressée de Vienne, le 5 prairial (24 mai). Ainsi, nous sommes les premiers en Grèce à fixer exactement les dates de cet événement tragique. Voici ce passage :

« A la réquisition de l'ambassadeur turc, notre gouvernement a fait arrêter à Vienne sept à huit Grecs, accusés d'intelligences criminelles contre les intérêts de la Porte Ottomane ; on les a conduits sous une escorte militaire à Semlin, où ils doivent être remis à la disposition du caïmacan de Belgrade, qui doit les envoyer à Constantinople. »

Avec une émotion, impossible à décrire, nous avons trouvé dans le même journal, n° 271, portant la date du 1er messidor (19 juin), la correspondance suivante :

« *Turquie. De Semlin, le 12 prairial (31 mai 1798).*

» Nous avons vu passer par cette ville les huit Grecs qui avaient été arrêtés à Vienne, comme auteurs d'écrits séditieux, et livrés à la Porte comme sujets du Grand Seigneur, sur la réquisition de l'ambassadeur ottoman. Ils étaient liés deux à deux, et escortés par vingt-quatre soldats, deux caporaux, un officier supérieur et un commissaire. L'âme du parti auquel ces Grecs appartenaient, était un certain Rigas, riche marchand de Valachie, qui joignait à des connaissances extraordinaires une passion presque délirante pour l'affranchissement de sa Patrie, jadis habitée par des hommes libres. L'ancienne littérature de la Grèce échauffait son imagination. Rigas écrivait également bien en grec et en français; il était à la fois poète et musicien. Sa plus agréable occupation était la géographie comparée. Il fit une carte de toute la Grèce, et il y désigna non seulement par les noms actuels, mais encore par les noms antiques, tous les lieux célèbres dans les annales de l'ancienne Grèce. Quelque temps avant que la police de Vienne eût donné des ordres pour l'arrêter, Rigas, averti

par quelque pressentiment, s'éloigna de cette ville; mais il fut pris à Trieste, où il se donna un coup de poignard. Son bras trahit sa volonté : le coup ne fut pas mortel. Il est au nombre des huit Grecs arrêtés, dont cinq seront livrés à la Porte, les trois autres, en qualité de sujets de l'empereur, ayant été condamnés à un bannissement perpétuel. Parmi ces derniers se trouve Piétin, qui fit, pendant

KYRIACOULIS MAVROMICHALIS

quelque temps, un journal grec, et qui traduisit, avec beaucoup de succès, plusieurs ouvrages en grec moderne. Rigas n'était pas seul à la tête du parti qu'il avait formé; il était puissamment secondé par Maurojeni, neveu de l'hospodar qui s'est immortalisé dans la dernière guerre; mais Maurojeni, qui partit l'an passé, est tranquille à Paris, tandis que Rigas marche au supplice. »

Malheureusement, je n'ai pu rien trouver de plus sur Rigas dans ce journal, néanmoins j'espère réussir encore en cherchant dans les journaux anglais qui étaient, à cette époque, mieux renseignés que les

autres. Dans un prochain numéro de l'*Hippocrate*, je ferai connaître le résultat de mes investigations.

Rigas Féraios comptait surtout sur l'influence de la famille de Mavromichalis pour soulever la Grèce. Car la Sublime-Porte avait reconnu l'indépendance du Magne, ne pouvant pas faire autrement, sous la souveraineté de cette puissante et nombreuse famille. Un des membres de cette famille, M. Kyriacoulis Mavromichalis, l'ancien ministre de l'intérieur, l'ami intime et fidèle de Théodore Délyannis, est en ce moment l'hôte de Paris. C'est à lui, par conséquent, que nous adressons un chaleureux appel pour fêter dignement le centenaire du premier martyr et du premier héros de la liberté sacrée des Grecs. Que le mot d'ordre parte de Paris, qu'il soit donné par Mavromichalis, le seul vrai prince de la Grèce dont les ancêtres ont conquis leur indépendance par droit d'héroïsme, avant même que la guerre de l'indépendance éclate dans toute la Grèce. Que M. Mavromichalis le dise, et toute la Grèce fêtera comme un seul homme le grand centenaire de Rigas. Cette fête patriotique sera une réponse aux agissements de quelques énergumènes grecs qui se sont vautrés tout dernièrement aux pieds rouges du Sultan en lui promettant un rapprochement entre la Grèce martyre et Lui, son bourreau ! Infâmes ! vous avez oublié les paroles que Rigas léguait à la Grèce, il y a cent ans !

La Grèce

O Grèce, tout ce qui vient de toi me ravit.
Ton génie est partout, mais ton centre est Athènes ;
Athène où Périclès résumait l'univers ;
Où Jupiter prêtait sa foudre à Démosthènes ;
Où l'on voyait la foule, éprise des beaux vers,
Le cœur ému, pleurer aux tragiques revers
Dont Eschyle et Sophocle ont illustré la scène,
Ou rire au vif tableau de ses propres travers,
Quand le poète aussi, du trait de ses paroles,
Perçait à jour les sots, les rois et les idoles :

Jeux puissants d'un esprit qui, parfois, sans efforts,
D'une ardeur pindarique enflammait ses transports.
Et puis d'Aristophane on passait à Ménandre ;
On quittait Euripide afin de le reprendre ;
Car ce peuple changeant, mais noble en ses loisirs,
Le matin irrité, le soir joyeux ou tendre,
Voulait des demi-dieux pour ses menus plaisirs.
Jadis, spectacle auguste et digne de mémoire,
Que devraient méditer tant de coureurs de gloire,
A ces fêtes, qu'un jour l'Elide fit suspendre
Au gré d'un peuple ardent et curieux d'apprendre,
On a lu, en plein ciel, ces livres inspirés
Que de son nom divin chaque muse a sacrés ;
Et des jeux d'Olympie, éternelle victoire,
Hérodote créait Thucydide à l'histoire !
C'est dans ces mêmes jeux, dont l'éclatant retour
Marquait l'âge du temps comme le dieu du jour,
Que Pindare chantait, sublime hiérophante,
Les dieux et la vertu que leur amour enfante ;
Et ceint des seuls lauriers qui restent toujours verts,
Applaudi des vainqueurs, conquérait à ses vers
Des élus de l'esprit le futur auditoire,
Et le mépris des sots, ce comble de la gloire !
Là, dans l'art de guérir un des fils d'Apollon
Surprenait les secrets de Chiron, le Centaure,
Et marchait vers le ciel par le sacré vallon.
A son humanité, Smyrne, Athène, Epidaure,
Et Pergame en Mysie ont dressé des autels,
Et, touché d'un savoir qui porte l'espérance,
Peut prolonger les jours et calme la souffrance,
L'Olympe enfin l'admit au rang des immortels.
Là, du même art divin ouvrant les tabernacles,
Hippocrate, tu fis entendre ces oracles
Qui, de Cos à Larisse, et d'Athène à Pella,
T'ont fait bénir partout où le mal t'appela,
Et dont l'esprit encore opère des miracles !
Là, plus tard, Galien, esprit vaste et hardi,

Du maître fécondait l'héritage agrandi,
Au froment le plus pur mêlant parfois l'ivraie,
Puis de la vie en germe ardent observateur,
Faisait de l'acte humain une étude si vraie,
Que son œuvre est restée un hymne au créateur,
Un bonheur éternel pour sa ville natale,
Pergame, d'un tel fils plus fière que d'Attale!
Eh! que n'a point produit ce champ clos de la gloire
Gardé par Miltiade et par Philopœmen ;
Où Minerve avec Mars fécondait son hymen!
On n'y peut faire un pas sans marcher sur l'histoire,
Et souvent tel esprit, Polybe ou Xénophon,
Un et triple à la fois, comme un dieu vous confond.
Et toi l'universel! dont la docte parole
Si longtemps t'a rendu l'oracle de l'école,
Aristote le Grand, c'est ici que tu vins
Associer ton nom à tant de noms divins,
En ouvrant la nature et l'art et la science
A l'œil de la raison et de l'expérience!...
Ton auguste disciple était digne de toi,
Lorsqu'aux pieds du poète il prosternait le roi,
Et que, pour conquérir des mondes à l'Hellade,
Devant lui, comme une arche, il portait l'*Iliade*.
Tu voulais tout savoir, tu voulais tout régler ;
Lui, voulait tout soumettre et tout renouveler!
Dans tes petits Etats, ton idéal, ton rêve,
C'est l'esclave servant les libres citoyens ;
L'idéal d'Alexandre et le but de ce glaive
Qui, pour les dénouer, tranchait les nœuds gordiens,
Etait de l'affranchir de ses honteux liens,
Et le maître est ici moins grand que son élève.
Salut à toi, salut prodige d'harmonie,
Le plus pur qu'ici-bas ait conçu le génie,
Temple, dont chaque pierre, hymne immatériel,
Dit à l'homme ravi que l'art lui vient du ciel,
Sublime Parthénon où dans l'or et l'ivoire,
Phidias a sculpté sa Minerve et sa gloire!

Salut à vous, salut, chefs-d'œuvre disparus,
Que je pleure à jamais puisque vous n'êtes plus,
Où, sous la main d'Apelle, en miracles féconde,
Alexandre-Tonnant semblait le Dieu du monde ;
Où l'artiste amoureux de plus riants tableaux
Faisait naître Vénus de l'écume des flots,
Et de sa beauté sainte entr' ouvrant le mystère,
La livrait aux baisers du ciel et de la terre!
O Grèce, ma patrie et mon premier berceau,
Tu ressusciteras comme ton Dieu nouveau!
Déjà même, déjà tu sors de tes ruines,
Et brisant le marteau qui, sur ton propre seuil,
Nuit et jour, si longtemps, t'a clouée au cercueil,
Tu respires l'air libre et pur de tes collines,
Et tu peux relever ton front encore en deuil.
Que dis-je ? tes enfants même aux jours funéraires,
N'ont jamais oublié le culte des aïeux ;
Fiers d'esprit et de cœur, ils se disent tous frères,
Et cette égalité les grandit à nos yeux,
Et te fera grandir, ô terre des Hellènes!
Ton corps est trop petit pour ton âme ; la mer
Partout baigne tes pieds, mais ton front manque d'air ;
Il étouffe au milieu de tes étroites plaines ;
Il te faut, comme à l'aigle, un plus large horizon ;
Tu brisas ton cercueil, brise aussi ta prison!

S. PÉCONTAL

Influence de la Littérature grecque sur l'Humanité

La littérature grecque a joui d'une fortune singulière : les plus magnifiques éloges lui ont été prodigués par les partis les plus opposés, les plus hostiles. Qui croirait que les Pères de l'Église sont d'accord avec le dix-huitième siècle pour célébrer la philosophie de la

Grèce ? Les disciples du Christ étaient peu portés à louer la sagesse humaine qui, à leurs yeux, n'est que folie. Toutefois un des plus illustres penseurs du christianisme naissant proclame que la philosophie grecque est un don de la Providence ; saint Clément d'Alexandrie la met sur la même ligne que la révélation faite aux Hébreux : « Dans les desseins de Dieu, dit-il, la philosophie prépara les Gentils à l'Évangile, comme la loi de Moïse y prépara les Juifs » Plus larges dans leurs aspirations que les chrétiens, les libres penseurs glorifient toutes les manifestations du génie hellénique. Montesquieu dit qu'elle porta les arts à un point que de croire les surpasser sera toujours ne pas les connaître. Un autre philosophe, bien que nourrissant l'espérance d'une perfection infinie, envie presque à l'antiquité le peuple qui exerça sur les progrès de l'espèce humaine une influence si puissante et si heureuse : « La nature, dit Condorcet, l'avait préparé pour être le bienfaiteur et le guide de toutes les nations, de tous les âges. »

Nous partageons les sentiments des Pères de l'Eglise, et nous applaudissons au saint enthousiasme inspiré par les bienfaits qu'une race privilégiée a versés sur le monde. Mais approuver tout ensemble saint Clément et Condorcet, n'est-ce pas une confusion monstrueuse des appreciations les plus contradictoires ? Il est certain que les motifs qui arrachèrent aux philosophes du dernier siècle leur cri d'enthousiasme auraient fait reculer d'horreur les disciples du Christ, et il est tout aussi évident que si les philosophes incrédules avaient aperçu le rapport entre les lettres, les arts de la Grèce et le christianisme, ils auraient maudit ce développement de l'intelligence et du sentiment, parce que dans leurs préjugés ils n'y eussent vu qu'erreur et mensonge. Cependant les Pères de l'Eglise et les philosophes ont également raison. Ceux-là seuls qui ignorent les lois qui président au perfectionnement de l'humanité s'étonneront de cette apparente contradiction. Oui, les sages de la Grèce ont été les prophètes du christianisme, et il est vrai aussi que l'hellénisme est l'ennemi le plus dangereux de la religion chrétienne. Croyants et incrédules peuvent donc se rencontrer dans leur prédilection pour la littérature hellénique, bien que les uns exaltent ce que les autres réprouvent. Le dix-neuvième siècle, dans sa haute impartialité, sait rendre justice aux uns et aux autres ; et, chose étrange, la gloire de la Grèce, loin d'en souffrir, en reçoit un nouvel éclat.

Nous ne ressentons plus la haine du dernier siècle pour le christianisme, nous y voyons au contraire l'un des éléments les plus essentiels de notre civilisation. Si donc la Grèce a préparé l'avènement de

Jésus-Christ, nous devons lui en savoir gré comme d'un bienfait inestimable. Nous avons dit ailleurs en quel sens nous admettons que l'antiquité fut une préparation à la *bonne nouvelle*. Nous croyons avec les écrivains chrétiens que la culture hellénique fut un instrument dans la main de Dieu pour la propagation de l'Évangile. Qu'on suppose le genre humain divisé en peuples isolés et parlant des langues diverses, tels qu'ils l'étaient à l'avènement de la Grèce, la prédication du christianisme eût été impossible. Émanée d'un peuple méprisé, conçue dans un idiome inconnu hors des limites de la Judée, la parole de vie n'aurait éclairé qu'un petit coin de l'Asie, au lieu d'être une lumière universelle. Mais grâce aux conquêtes d'Alexandre et de Rome, la langue grecque était devenue celle du monde ancien ; le livre de la *bonne nouvelle* pouvait s'adresser à tous les peuples. C'est à la langue des Hellènes que le christianisme doit son extension rapide sur une grande partie de la terre. L'élément hellénique qui de bonne heure pénétra la doctrine chrétienne, lui imprima aussi ce caractère de généralité qui l'élève au-dessus de toutes les religions du passé. Nés et élevés au sein du mosaïsme, les premiers disciples du Christ avaient de la peine à se dégager de l'esprit exclusif de la nationalité hébraïque ; ils consentaient à ouvrir leur église aux païens, mais à condition qu'ils embrasseraient le judaïsme. Une pareille conception de la fraternité aurait abouti à la constitution d'une secte juive. Un des premiers martyrs de la foi nouvelle, saint Étienne, Juif né parmi les Grecs, reconnut que l'Evangile avait une destinée plus glorieuse ; il ne devait pas être la loi d'un peuple, mais celle de l'humanité. Saint Etienne fut le précurseur de saint Paul. Le grand apôtre des Gentils brisa les barrières qu'un esprit étroit élevait entre le peuple élu et le reste du genre humain, et en adressant plus spécialement sa parole puissante aux Hellènes, il sembla reconnaître que c'était à ceux qui avaient préparé et facilité l'établissement du christianisme à travailler aussi à son développement.

Jusqu'ici nous sommes d'accord avec les écrivains chrétiens. Mais nous allons plus loin qu'eux et nous disons que la philosophie grecque conduisit l'humanité au seuil du christianisme, que la religion chrétienne est le dernier résultat des sentiments et des idées qui s'étaient développés dans le monde ancien, et en même temps l'inauguration d'une civilisation nouvelle dont il forme un des éléments les plus considérables. Nous n'entendons pas traiter cet immense sujet dans tous ses détails. Circonscrit, par l'objet même de nos études, dans des limites précises, nous ne pouvons considérer la littérature

grecque et le christianisme que sous une de ses faces, comme un lien international, mais cela suffira pour donner à tous ceux que n'aveugle pas la foi dans un dogme prétendument révélé, la conviction que la civilisation chrétienne est une évolution du passé tout ensemble et une préparation de l'avenir. Qu'il nous suffise ici de remarquer que Jésus-Christ ne prêcha aucun dogme. Les croyances qui distinguent la dogmatique chrétienne furent formulées par les conciles; or qui siégeait dans ces assemblées? d'où venaient les hommes que la chrétienté appelle ses Pères? Ils sortirent des écoles de la Grèce. Platon inspira les deux grands représentants de l'Église, Origène et saint Augustin; le premier est presque dominé par la philosophie; chez le second l'élément chrétien prévaut, mais c'est la philosophie platonicienne qui mit le feu à son génie.

Voilà une face de la culture hellénique; il y en a une autre qui est toute contraire. Le christianisme subordonne la raison à la foi; si les Pères de l'Église acceptent la philosophie, c'est à titre de servante de la religion; mais les philosophes ne peuvent subir ce rôle humiliant sans abdiquer, car c'est la liberté de penser qui constitue la philosophie. C'est aussi la libre pensée qui fait l'essence de l'hellénisme. Après l'invasion des Barbares et par suite de cette invasion, la foi l'emporta. Les peuples germains, que les Romains qualifiaient de Barbares, étaient réellement dans cet état de barbarie qui demandait une éducation providentielle pour développer leurs nobles facultés. La religion fut l'instrument divin de leur initiation. Pendant longtemps les peuples modernes se contentèrent de croire. Toutefois l'humanité ne peut pas vivre sans penser. A peine les races barbares commencent-elles à s'asseoir, que la pensée s'éveille. Au neuvième siècle, il y a déjà un libre penseur dans le monde germanique. Qui inspira ce précurseur de Spinoza et de Hegel? La Grèce. Le moyen âge plie sous les formules de la théologie, mais il éprouve du moins le besoin de les comprendre et de les expliquer : de là la scolastique. C'est encore la Grèce qui domine dans ce mouvement des esprits, c'est Aristote sous un habit arabe. Il introduit dans la philosophie chrétienne un élément peu sympathique au christianisme; aussi l'aristotélisme conduit-il à une école d'incrédulité, c'est-à-dire de libre pensée. Mais à mesure que les dangers d'une doctrine affranchie du joug des formules théologiques se manifeste, la scolastique se resserre dans un cercle de plus en plus étroit et dégénère en une pure logomachie. Alors la Providence ressuscite la littérature grecque. Chassés de Constantinople par des conquérants barbares, les Hellènes répandent

en Italie leur langue harmonieuse et les chefs-d'œuvre qui lui assurent l'immortalité. La renaissance est plus que la résurrection d'une langue et de quelques écrivains, c'est réellement une vie nouvelle, la vie de la pensée dans toute son indépendance. L'hellénisme qui renaissait était essentiellement hostile à la religion du Christ. Cette hostilité éclata dans de singuliers excès. Un Grec crut sérieusement que le paganisme hellénique était destiné à remplacer l'Évangile. Ne crions pas trop à l'extravagance; Pléthon nous dirait qu'il avait des complices dans le collège des cardinaux. Bien qu'excessive, cette réaction marque bien la tendance du mouvement anti-chrétien qui se faisait dans les esprits. Le mouvement se poursuivit à travers la réforme et la réaction catholique jusque dans les temps modernes. C'est à ce titre que la philosophie du dix-huitième siècle s'éprit d'enthousiasme pour la Grèce : ce furent moins ses arts qu'elle admira que la liberté de penser qui respire dans toutes les œuvres du génie grec.

Nous assistons au dix-neuvième siècle à une nouvelle réaction. Les révolutions, en bouleversant la société jusque dans ses fondements, ont rendu quelque autorité à la foi du passé. Singulier appui pour une religion spiritualiste que celui des intérêts alarmés! Cependant, l'Eglise en tira profit : les plus zélés se croyaient déjà sûrs de la victoire. Afin de s'assurer pour toujours l'empire des âmes et, par suite, la domination de la société, ils cherchèrent à s'emparer de l'enseignement et à en bannir la liberté d'esprit, en proscrivant l'hellénisme. Ces nouveaux Barbares avaient un instinct très juste du péril dont le génie hellénique menace le christianisme : la foi aveugle et l'esprit libre de la Grèce sont incompatibles. Mais dans un âge positif qui, malgré les apparences de religiosité, est bien plus préoccupé de questions politiques et économiques que de religion, il fallait aussi rendre l'hellénisme suspect aux hommes qui redoutent avant tout les révolutions et qui veulent les prévenir à tout prix. Les partisans de l'orthodoxie se mirent donc à prouver que c'était l'esprit républicain de la Grèce, dont on nourrissait les jeunes intelligences dans les collèges, qui avait enfanté l'insurrection de 89 et la Terreur. S'emparant de la prédilection que la philosophie du dix-huitième siècle montre pour les institutions grecques, et surtout pour les choses lacédémoniennes, ces écrivains dénoncèrent le philhellénisme comme le *ver rongeur* de la société moderne. Le langage et les excès de la Révolution leur vinrent en aide pour soutenir leur Thèse. Il est vrai que les républicains de 93 se trompèrent, de même que les philosophes, en croyant que Lycurgue avait réalisé l'idéal d'une république; ils se

trompèrent en allant chercher chez les Grecs et les Romains le type de la liberté dont ils voulaient doter la France. L'antiquité ne connaissait point la liberté telle que nous l'aimons, telle que nous voudrions la pratiquer; elle a eu des aspirations vers l'égalité plus que vers la liberté. Est-ce à dire que les erreurs de la Révolution doivent être imputées à l'hellénisme? Et si la France n'est pas parvenue à concilier la liberté avec l'égalité, est-ce la faute de Sparte et de Platon? Si les écrivains catholiques connaissaient l'histoire, ils sauraient que la nation française a cela de commun avec la race hellénique qu'elle tient à l'égalité plus qu'à la liberté; n'ayant pas pu les harmoniser jusqu'ici, il lui est arrivé plus d'une fois de sacrifier ses droits pour qu'on lui assurât l'égalité qui lui est si chère. Les hommes qui croient que sans la garantie d'institutions libres l'égalité n'est qu'un vain mot, n'ont pas tort de déplorer cette tendance. Mais est-ce à la république de Sparte et à l'éducation classique de la jeunesse qu'il faut s'en prendre de ces égarements? L'Angleterre cultive les lettres anciennes aussi bien que la France, pour mieux dire elle y met plus de sérieux, car l'éducation de son aristocratie est presque exclusivement classique. Cependant nous ne sachions pas que la Chambre des Lords se soit engouée des institutions de Lycurgue, ni qu'elle ait demandé le partage des terres et la liberté comme chez les Grecs. Faut-il demander la raison de cette différence entre les deux nations voisines? Les Anglais ont, au plus haut degré, le sentiment de la liberté qui manque aux Français; ils y tiennent, sans que d'autre part ils souffrent beaucoup de voir subsister des débris de l'inégalité du moyen âge. C'est dire qu'il faut chercher dans le caractère national les causes du développement différent que prennent les peuples modernes et non dans l'influence de la Grèce. L'étude de l'histoire de la littérature, de la philosophie des Grecs, si elle était faite avec quelque profondeur, serait au contraire un contrepoison de la tendance qui porte les Français à réaliser l'égalité tantôt par le communisme, tantôt par le despotisme. En effet, elle nous apprend que la lutte pour l'égalité des conditions aboutit à la dissolution de la société, à l'anarchie et à la tyrannie. A Rome, cette même passion pour l'égalité inspira la longue lutte des patriciens et des plebéiens, des nobles et du peuple. Mais les Romains avaient l'esprit d'unité autant que les Grecs avaient l'esprit de division. Voilà pourquoi les combats des partis conduisirent à l'unité la plus absolue, à la souveraineté concentrée dans les mains des Césars. L'égalité régnait sous l'empire, mais où étaient les droits dont jouissaient les citoyens égaux? La France a le même génie de l'unité, et le même

danger la menace : l'éviterait-elle en bannissant de ses collèges l'étude de Démosthène et de Cicéron, de Thucydide et de Tacite?

F. LAURENT,
Professeur à l'Université de Gand.

Les Aphorismes d'Hippocrate

(*Suite*, voir p. 210).

13. Les vieillards supportent le jeûne très aisément, les hommes d'un âge mur un peu moins; les jeunes gens très mal; les enfants plus difficilement encore, surtout ceux d'entre eux qui sont les plus actifs.

Pour travailler en homme sage, — nourris malades selon l'âge,
Car vieillards qui sont pleures-pain — supportent aisément la faim :
Après eux l'âge qui décline — ne rue trop fort en cuisine.
Mais, au contraire, jeunes gens — ont appétit et bonnes dens,
Et la plupart méchante bourse, — garçons qui n'aiment que la course,
Et cuisent plus vite que feu, — ne sauraient se passer de peu.

14. Ceux qui croissent ont beaucoup de chaleur innée; il leur faut donc beaucoup de nourriture; sinon, leur corps *se consume*. Les vieillards, ayant peu de chaleur, ont besoin de peu d'aliments; une trop grande quantité les *éteindrait*. Aussi, chez eux, les fièvres sont moins aiguës, leur corps étant plus froid.

Ceux qui croissent à tire d'aile — sont pleins de chaleur naturelle :
Par ainsi ce feu véhément — demande beaucoup d'aliment;
Sinon cendre succède à flamme — si corps ne nourris, adieu l'âme.
Vieillards sans chaleur et sans dens — ne sauraient faire grands dépens,
Et si l'on chargeait trop leur panse,— ils crèveraient par l'abondance.
Si fièvres entrent dans les corps — de ces gens plus des trois quarts
Elles n'auront grande furie : — ce sont landiers de confrairie, [morts,
Plus froids que marbre et que glaçon;— il n'est rien tel qu'être garçon,
Quoique l'on soit plus fort que sage, — quatorze ans est un fort bel âge.

15. En hiver, et au printemps, le ventre est naturellement très chaud, et le sommeil très long. Il faut donc dans ces saisons don-

ner plus d'aliments, puisque la chaleur innée est plus forte. Ce qui se passe chez les jeunes gens et les athlètes le prouve.

En hiver ainsi qu'au printemps, — ventres sont chauds, on dort [longtemps ;
Puisque la chaleur est plus grande, — plus d'aliments elle demande.
On fait bonne chère et beau feu, — et l'on se divertit au jeu ;
Tant plus la chaleur est interne, — moins on veut ventre de lanterne :
Ainsi les enfants et lutteurs — veulent manger comme faucheurs,
Autrement ils feront la poule, — si rien dans leur ventre ne coule.

16. Les régimes humides conviennent à tous les fébricitans, surtout aux enfants, et à ceux qui sont accoutumés à une alimentation de cette nature.

Toute fièvre rend le corps sec : — donc il convient de mouiller le bec,
Et nourrir d'aliment liquide — sans en présenter de solide,
Surtout aux enfants tendrelets — aussi bien qu'aux pères douillets.

17. Il faut aussi considérer quels sont ceux à qui vous devez donner des aliments une ou deux fois par jour, en plus ou moins grande quantité, et par petites portions. Accordez aussi quelque chose à l'habitude, à la saison, au pays et à l'âge.

C'est un point bien fort nécessaire, — de voir à qui l'on a affaire :
Il y faut appliquer ses soins, — les uns veulent plus, d'autres moins :
A tel nourriture est bornée — pour un bouillon dans sa journée ;
Un autre aura besoin de deux, — et quelquefois d'un couple d'œufs
Pour subsister en maladie, — quoi qu'Hippocrate ne le die.
Je maintiens qu'en faisant ainsi — on aura le cœur moins transi.
Il faut que miséricorde — médecin à malade accorde,
Et se gouverne de son mieux, — selon le temps, selon les lieux,
Le peuple, l'âge, la coutume : — car qui voudrait plein d'amertume
Mettre d'abord ivrogne à l'eau, — il serait bientôt à vau-l'eau ;
Et peu de chose demandée, — par lui dextrement accordée,
Fait que le pauvre languissant — en devient plus obéissant.
Qui patiente et dissimule, — dure plus longtemps sur sa mule.

18. En été et en automne, les aliments sont digérés avec beaucoup de peine ; au printemps mieux, en hiver parfaitement.

Dans les jours d'été l'appétit — comme en automne est fort petit :
L'hiver la chaleur renfermée — rend personne plus affamée ;

Le printemps a moins de danger — de donner beaucoup à manger :
C'est ainsi que l'on se gouverne, — selon la bourse la taverne.

19. Dans les maladies qui présentent des périodes d'exacerbation, il ne faut prescrire ni même permettre aucun aliment à l'approche de la crise ; mais, au contraire, retrancher ceux qu'on avait successivement accordés.

Cet aphorisme se confond avec le onzième, remarque le poète : pas de vers.

20. Lorsqu'une maladie se juge ou vient d'être jugée, ne changez rien, ne troublez rien, soit par des évacuants, soit par d'autres excitants, mais laissez les choses en l'état.

Quand par crise mal est conclu, — que nature a dit *ergo glu*,
Ne trouble son divin mystère — par médecine, par clystère :
Ne faut rien mouvoir ou changer, — julapiser, saigner, purger :
Laisse-la faire, elle est plus sage — cent fois que tout l'humain lignage.

21. Les crises (humeurs) qui ont besoin d'être dirigées (évacuées), doivent l'être principalement sur les parties vers lesquelles elles tendent, et par les voies les plus convenables.

Suis-la pour ne t'égarer point, — et tout te viendra bien à point :
Obéis-lui, ne lui résiste ; — tiens-lui la main, garde sa piste ;
Vis avec elle en bon parent — sans avoir aucun différent ;
Gouverne-toi selon sa mode, — surtout quand c'est par lieu commode
Que tu la verras décharger, — fais comm' elle pour l'alléger :
Suis-la, soit à droite, soit à gauche, — et de son but ne la débauche.

22. Il ne faut évacuer et troubler qu'après la coction, et non pendant la crudité, ni au commencement ; à moins qu'il n'y ait orgasme : mais le plus souvent il n'y en a pas.

Ami lecteur (si j'en suis cru) — tu ne purgeras rien de cru :
Laisse l'humeur cuire à son aise — avant que la mettre à la chaise,
Surtout dans le commencement, — si rut n'est ; mais rut rarement
(Quelque chose que quelqu'un die) — paraît d'abord en maladie.

23. Il ne faut pas juger des évacuations par leur quantité, mais examiner si elles se font convenablement, et si les malades les supportent bien. Lorsqu'il le faut, on doit les pousser jusqu'à la défaillance, si les forces du malade le permettent.

Ne t'arrête quand on te dit, — l'ai sorti si souvent du lit
Que je n'en sais pas bien le compte, — pour faire ce qui nous fait honte :
Car en ce cas la quantité — se prise moins que qualité.

Il faut que l'ennemi déloge — par le grand chemin de Limoge,
Car talons d'ennemis sont beaux : — qu'en dites-vous gens, de Bordeaux ?
Criez, vive Louis Auguste, — si ne voulez qu'on vous ajuste
Ainsi que vos prédécesseurs — que l'on rendit maigres clocheurs.
J'ai peur qu'on vous don'ra taloches, — et que n'aurez prêtre ni cloches
Si vous ne demandez pardon — à Sire Louis de Bourbon.
Mais excusez, chez les malades — bien souvent médecins maussades,
Pour montrer qu'ils sont gens d'éclat, — parlent des affaires d'État.
Donc afin qu'en discours je rentre, — je dis que ce qui sort du ventre,
De la bouche, ou bien des nazeaux, — du cuir, des yeux, ou des vaisseaux,
Ne vaut rien qu'autant qu'il profite ; — s'il faut au mal donner la suite
Jusqu'à la défaillance de cœur, — si le malade a la vigueur,
Faut vider, et vider sans hargne, — autrement jouer de l'épargne,
Car qui trop ôte, trop il deut, — et de plus, qui ne peut, ne peut.

24. Dans les maladies aiguës, et surtout au début, il faut rarement purger ; et le faire après un examen scrupuleux.

Dans un mal aigu qui commence, — que de purger on ne s'avance,
Car rarement on y voit lieu ; — purger tranche mieux qu'un épieu.
Ce chat-là ne se prend sans mouffle, — bien souvent on y perd le souffle.

25. Cet aphorisme n'est que la répétition exacte d'une partie du deuxième de cette section.

Si de purgatif ordonné — excrément conditionné
Du corps du malade fait gile, — on est aussitôt plus agile,
Et l'on guérit en peu de jours : — mais les choses vont à rebours,
Et de son long, malade on vautre — si l'on purge une humeur pour l'autre.

(A suivre.)

Le Gérant : Hector RAVEAU.

Imp. PAIRAULT et Cie, 3, passage Nollet, Paris. — 4796